3 1761 07955041 4

PQ
1954
A5L8

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/luciusjuniusbrut00andr

LUCIUS JUNIUS BRUTUS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR Gme-Slas ANDRIEUX,

Membre de l'Institut,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET PROFESSEUR DE LITTÉRATURE AU COLLÉGE DE FRANCE.

Représentée pour la première fois,

SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 13 SEPTEMBRE 1830.

Paris.

MADAME DE BRÉVILLE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ODÉON, N. 32.

1830.

VITTORIO ALFIERI

A dédié sa Tragédie de Brutus :

« AL POPOLO ITALIANO LIBERO FUTURO »

AU PEUPLE ITALIEN QUI DEVIENDRA LIBRE.

Je dédie la mienne :

AU PEUPLE FRANÇAIS

DEVENU LIBRE.

Andrieux.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

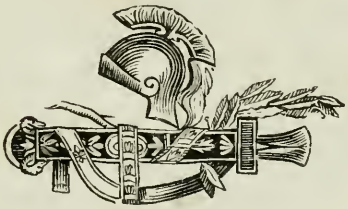
LUCIUS JUNIUS BRUTUS

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR Gme-Slas ANDRIEUX,
Membre de l'Institut,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
ET PROFESSEUR DE LITTÉRATURE AU COLLÉGE DE FRANCE.

Représentée, pour la première fois,
SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 13 SEPTEMBRE 1830.



Paris.
MADAME DE BRÉVILLE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ODÉON, N° 32.

1830.

PQ
1954
A5L8

PRÉFACE.

L'HISTOIRE de cette tragédie présente quelque chose d'assez singulier pour piquer la curiosité des lecteurs.

Ceux qui ont pu s'imaginer, ou qui ont fait semblant de croire que je l'avais composée depuis les mémorables événemens des derniers jours de juillet 1830, sont obligés de me prêter une prodigieuse facilité; car la pièce ayant été jouée le 13 septembre, et les acteurs ayant eu besoin d'un mois au moins pour l'apprendre et la répéter, il faudrait que je l'eusse faite en quinze jours : je ne travaille pas si vite; il s'en faut de beaucoup.

Il y a tout simplement trente-cinq ans que j'en avais achevé la première composition; mais je l'ai retouchée, ou, pour mieux dire, refaite depuis, à plusieurs reprises.

J'ai commencé cette tragédie au printemps de 1794.

Elle a été reçue au Théâtre-Français (qu'on appelait alors *de la République*) le 18 pluviôse de l'an III, répondant au 6 février 1795.

Je me rappelle très-bien qu'un des bulletins écrits par les acteurs commençait par ces mots : *Les mânes de Voltaire ne s'offenseront pas de ce que l'auteur des* Étourdis *a osé s'exercer sur un sujet traité par le grand homme; la tragédie nouvelle est toute différente de l'ancienne.....*

Michot, que je rencontrai quelques jours après, me dit que ce bulletin était le sien.

Je me rappelle aussi que je dis aux comédiens présens à la lecture que j'avais voulu essayer un genre de tragédie assez nouveau parmi nous, sans amour, sans confidens, qui n'aurait rien de trop pompeux, rien de déclamatoire; que j'avais voulu être simple sans trivialité, et même familier, mais sans bassesse. *En deux mots*, ajoutai-je, *ma tragédie n'est ni à danser, ni à chanter* (quelques-uns de nos acteurs tragiques entraient alors sur la scène, en faisant des pas symétriques et mesurés); *elle est à parler et à marcher.*

« Monsieur, me dit Monvel après la lecture, voilà » précisément une tragédie comme je désire depuis long- » temps qu'on en fasse une; nous sommes un peu trop » guindés sur des échâsses; vous nous faites aller sur » nos pieds. Je jouerai très-volontiers votre rôle de » *Brutus*, si vous jugez à propos de me le confier. » C'était à lui, en effet, que je destinais ce rôle.

Eh bien! dira-t-on, pourquoi ne fîtes-vous pas

jouer alors cette pièce reçue à l'unanimité? A quoi je répondrai : parce que je n'en étais pas content, parce que je voulais la retravailler; enfin, parce que, depuis le 18 brumaire an VIII (10 novembre 1799) jusqu'en juillet 1830, aucun de nos gouvernemens n'eût laissé représenter sur le théâtre une révolution qui détruisit le pouvoir absolu d'un seul, pour fonder une république.

Je fus nommé membre de l'Institut à la fin de 1795; et dans la quatrième séance publique tenue par ce corps illustre, le 15 germinal de l'an V (4 avril 1797), sous la présidence du vénérable Ducis, M. de Fontanes voulut bien me prêter son organe flexible et sonore, et lire pour moi le premier acte de mon *Junius Brutus.*

Il lut, pour son propre compte, dans la même séance, un très-beau fragment de son poëme de *Léonidas*, ou *la Grèce sauvée.*

Je me souviens du grand effet que produisirent les vers admirables de ce fragment, et particulièrement un *chant de mort* des trois cents Spartiates, dans lequel revenait, comme en refrain ce vers remarquable :

Mourons, amis, mourons pour renaître immortels!

Je ne tardai pas à être nommé membre de la Cour de cassation (j'avais consacré plus de vingt ans de ma

vie à l'étude des lois et de la procédure, et j'avais exercé la profession d'avocat), puis je fus appelé au Conseil des cinq-cents, ensuite au Tribunat. Pendant sept années environ, me faisant une religion de remplir les grands devoirs qui m'étaient imposés, je ne pus donner à la littérature que quelques instans où je me délassais de mes importantes fonctions.

Éliminé du Tribunat, je renonçai aux carrières politique et judiciaire, et me réfugiai dans les lettres, où j'espérais trouver un peu de liberté. M. le comte de Cessac, mon confrère à l'Académie, alors gouverneur de l'École polytechnique, fit créer une chaire de littérature dans cette école célèbre, et m'offrit de la remplir.

J'y ai professé pendant douze années, et je me suis attaché à ce genre d'occupations. J'aimais cette brave, loyale et studieuse jeunesse; je voulus m'en faire aimer, et j'eus le bonheur d'y réussir; plusieurs de mes anciens élèves, qui sont aujourd'hui des hommes faits, sont devenus mes amis, et j'ose croire que parmi ceux qui ont reçu mes leçons, il n'en est guère qui ne m'aient conservé un souvenir affectueux et reconnaissant.

De l'École polytechnique j'ai passé à la chaire de littérature française du Collége royal, où je professe depuis quinze à seize ans, et où je m'efforce, en donnant des leçons agréables et utiles, de bien méri-

ter, jusque dans mes vieux jours, et de la jeunesse et de mon pays.

Je n'eus plus alors à me livrer qu'à des travaux littéraires ; mais, pour me mettre en état d'instruire les autres, il me fallut faire des études sérieuses et profondes, et ce ne fut que dans mes heures de loisir que je pus composer quelques ouvrages pour la scène.

Je revis de temps en temps *Brutus*, ou, pour mieux dire, je le refis presque d'un bout à l'autre; je pourrais assurer que je l'ai copié plus de dix fois de ma main, tout entier.

J'ai encore quelques notes manuscrites de Picard sur cette tragédie; et, par parenthèse, un des premiers ouvrages que cet ami, que je regrette, ait composés dans sa jeunesse, était une tragédie en trois actes, de *Lucrèce*, qu'il me donna à lire en 1788 ou 1789; il avait dix-neuf à vingt ans, et j'étais de dix années plus âgé que lui; il n'a jamais retiré de mes mains cette tragédie, et je pense que je pourrais la retrouver dans mes vieux papiers.

J'ai aussi plusieurs fragmens de scènes que mon ami Collin-d'Harleville a bien voulu faire pour ma tragédie de *Brutus;* je les conserve écrits de sa main, et il y a même encore dans la pièce quelques vers qui sont de Collin, de cet ami que j'ai eu le malheur de perdre le 24 février 1806, il y a plus de vingt-quatre ans. Il résulte de tout cela que je n'ai jamais songé,

en composant cette tragédie, à faire *une pièce de circonstance;* que je l'ai conservée pendant des années dans mon portefeuille, la revoyant et m'en occupant de loin en loin suivant l'inspiration, ou, si l'on veut, suivant mes fantaisies et mes loisirs. On pourrait même, si l'on voulait s'en donner la peine, trouver dans la pièce italienne d'Alfiéri, dont je parlerai tout à l'heure, la pensée de quelques-uns des vers qu'on a pu croire que j'avais ajoutés exprès pour *la circonstance.*

En 1828 enfin, je commençai, non pas à être satisfait de mon ouvrage, mais à juger qu'il me serait à peu près impossible de faire mieux.

Je demandai une lecture à la Comédie française, et je l'obtins le 26 mai 1828, c'est-à-dire, un peu plus de trente-trois ans après la première réception.

Je lus moi-même, malgré la faiblesse de ma voix et la fatigue que cette lecture devait me causer : la pièce fut encore reçue à l'unanimité, avec de grands témoignages de satisfaction de la part de l'auditoire.

On me pressa de la faire représenter; mais il fallait auparavant subir l'épreuve de l'examen et de la censure.

Je m'avisai, sans beaucoup d'espérance de succès, de m'adresser directement au ministre de l'intérieur, M. le vicomte de Martignac : je lui envoyai un exemplaire de mon *Brutus*, avec une lettre dont je vais citer un fragment :

« Il ne peut pas être que Votre Excellence n'ait en-
» tendu parler de la fameuse querelle élevée par MM. les
» *romantiques* contre MM. les *classiques :*

Éléphantide a guerre avecque Rhinocère.

» C'est là certainement une affaire d'état de la
» plus haute importance; et il ne doit pas être ques-
» tion d'autre chose dans toutes les séances du conseil
» des ministres. Le repos de la France, de l'Europe,
» du monde entier, y est attaché, comme personne
» n'en doute.

» Un vieillard ami de son pays et de la paix a
» imaginé de composer une tragédie qui n'est ni *clas-*
» *sique,* ni *romantique*, ou plutôt qui est l'une et
» l'autre à la fois, afin de satisfaire tous les goûts et
» d'amener les puissances belligérantes à quelque ac-
» commodement; il n'a pas violé ouvertement les rè-
» gles d'Aristote (qui, par parenthèse, ne sont pas
» dans Aristote); il ne les a pas non plus observées
» trop servilement; il a changé plusieurs fois la déco-
» ration, mais jamais au milieu d'un acte; il a pressé
» les événemens et les incidens, et les a renfermés,
» un peu aux dépens de la vraisemblance, dans un
» espace de vingt-quatre ou trente heures environ; il
» a tâché d'avoir du mouvement et de l'action, et de
» ne pas tomber dans les longues et froides conver-
» sations qu'on a reprochées à quelques-unes de nos

» pièces françaises ; il n'a mis dans la sienne ni intrigue
» d'amour, ni confidens ; et quant au style, ne pou-
» vant se donner ni la sublime énergie de Corneille,
» ni la perfection désespérante de Racine, ni l'éclat
» magique de Voltaire, il a voulu écrire simple-
» ment, naturellement; il a fait, en un mot, une
» pièce *à parler*, et non pas *à déclamer :* c'est un
» essai qui n'est peut-être pas bon, mais qui peut in-
» diquer à des poètes plus habiles que ledit vieillard
» des routes nouvelles.

» Or, à présent, Monseigneur, ce bon homme met
» son œuvre tragique sous la protection de Votre Ex-
» cellence, et la supplie de ne pas lui imposer un tra-
» vail dont à son âge on n'est plus capable, en lui de-
» mandant des corrections et des changemens à titre
» de *censure*, etc., etc. »

Cette lettre fut écrite le 26 juin 1828.

Le ministre lut ma pièce, et me répondit, le 16 juillet, par une lettre de trois pages, toute de sa main : cette lettre était spirituelle, obligeante, aimable. L'ouvrage y était jugé, sous le point de vue littéraire, d'une manière très-favorable, et le ministre donnait à mon talent de poète des éloges trop flatteurs pour que je puisse les répéter; mais le tout aboutissait à un refus de laisser jouer la pièce : c'était le *sujet* qui était *inadmissible à l'époque actuelle.*

M. de Martignac me citait dans sa lettre une dou-

zaine de vers qu'il *était impossible de laisser dire sur la scène :* plusieurs de ces vers sont précisément ceux qu'on pourrait croire insérés dans l'ouvrage depuis la révolution de juillet.

Ce refus m'affligeait sans doute; mais il était exprimé dans des termes si gracieux, et justifié d'une manière si plausible, qu'il ne me vint pas même la pensée de m'en plaindre, ni d'en appeler au public par la voie des journaux.

Le 6 décembre 1828, je lus cette tragédie chez mon confrère à l'Institut, notre illustre peintre Gérard. D'après la prière que je lui en avais faite, la réunion n'était pas nombreuse; quelques artistes distingués amis du maître de la maison, plusieurs de mes confrères à l'Académie, d'autres hommes de lettres, MM. Scribe et Germain Delavigne, quelques dames; le tout n'allait pas à trente personnes; car j'avais desiré que cette lecture n'eût rien de solennel et qu'on n'en fît point de bruit.

Cette fois, mon gendre Berville partagea avec moi la fatigue; il lut plusieurs actes, et je lus les autres.

J'observai avec attention l'effet que les différentes parties de l'ouvrage produisaient sur les auditeurs; je recueillis, après la lecture, quelques bons avis, d'après lesquels je fis encore des changemens avantageux.

J'en étais pour un long et pénible travail à peu

près perdu; car si ma pièce devait rester pour toujours ensevelie dans les ténèbres, c'était presque comme si je ne l'eusse pas faite.

Paulùm sepultæ distat inertiæ
Celata virtus.

J'avais quelquefois l'envie de la faire imprimer; mais j'étais retenu par cette pensée, que le public donne, en général, peu d'attention à une pièce de théâtre qu'on livre à l'impression, sans qu'elle ait été représentée.

Enfin, il est arrivé, non pas que ma tragédie ait été accommodée aux circonstances, mais que les circonstances sont venues, pour ainsi dire, s'accommoder à ma tragédie; elle a été produite sur le théâtre, et ce serait de ma part une fausse modestie que de ne pas convenir qu'elle ait obtenu du succès.

On a dit que je m'étais proposé de *lutter contre Voltaire;* je n'ai pas eu cette ambition. Dans tous les arts, il est permis aux artistes de s'exercer sur des sujets déjà traités : combien n'avons-nous pas de tableaux de *la Sainte Famille!* combien de *Descentes de Croix!* de *Pèlerins* d'*Emmaüs!* etc.

Plusieurs compositeurs italiens ont mis en musique les mêmes opéras de Métastase; et n'avons-nous pas, dans notre théâtre français, plusieurs *Sémiramis*, plusieurs *Agamemnons*, plusieurs *Philoctètes?* etc.

Je connais, pour ma part, et j'ai lu *douze* tragédies de *Junius Brutus*, sans compter la mienne.

Mais de ces douze tragédies, il n'y en a qu'une seule qui m'ait été utile ; je ne dissimule pas que je me suis servi du *Bruto primo* d'Alfiéri pour composer ma pièce, qui pourtant est toute autre que celle du poète italien.

Ce fut Alfiéri qui voulut, de dessein formé, *lutter contre* Voltaire et le surpasser ; il le dit lui-même dans les Mémoires de sa vie (année 1786). Je traduis le passage. Le poète était alors à Florence.

« Dans une des lettres nombreuses et toujours si » agréables pour moi, que je recevais de ma dame (la » comtesse d'Albany), elle me disait par hasard qu'elle » avait assisté, au théâtre de Paris, à une représenta- » tion du *Brutus* de Voltaire, et que cette tragédie lui » avait paru fort belle.

» Moi, qui avais vu représenter cette pièce, il y » avait dix ans, et qui ne m'en souvenais plus du tout, » je fus saisi tout d'un coup d'une émulation mêlée » de rage et de mépris ; mon cœur et mon esprit s'en » remplirent, et je me dis à moi-même : Qu'est-ce que » c'est, qu'est-ce que c'est que des *Brutus* d'un Vol- » taire? (*Che Bruti, che Bruti di un Voltaire?*) » J'en ferai, moi, des *Brutus;* j'en ferai deux tout à » la fois ; et le temps montrera si de pareils sujets » de tragédie ne me conviennent pas mieux, à moi,

» qu'à un Français né dans la classe plébéienne,
» et qui, pendant soixante-dix ans et plus, a toujours
» signé : *Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi.*
» Je n'en dis pas davantage, et je ne touchai pas un
» mot de mon projet dans ma réponse à ma dame;
» mais tout d'un coup et d'un seul jet je fis le plan
» des deux *Brutus*, tels que je les ai exécutés depuis.»

L'émulation, fort louable en elle-même, n'entraînait-elle pas trop loin l'illustre poète italien? pourquoi s'y mêlait-il de *la rage et du mépris?* Alfiéri ne devait pas, ne pouvait pas mépriser le génie de Voltaire; et pourquoi prêtait-il à un si grand homme une petite vanité qui eût été bien sotte et bien ridicule? Assurément, Voltaire savait bien que son nom était assez illustre, pour se passer de l'addition d'un titre; s'il a pu attacher quelque prix à celui de *gentilhomme ordinaire*, c'était peut-être parce que Racine en avait été décoré avant lui; mais il l'ajoutait fort rarement à sa signature, et seulement dans les occasions où il lui paraissait utile ou convenable de le faire. Voltaire n'a pas pu signer *gentilhomme ordinaire* pendant soixante-dix ans, car il n'a reçu ce titre qu'à l'âge de cinquante-un ans, à l'occasion d'une *pièce de circonstance (la Princesse de Navarre)* qui lui fut demandée ou commandée pour une fête de la cour. Il obtint aussi la protection du roi, laquelle lui ouvrit les portes de l'Académie. Il se

moqua lui-même du peu de discernement du maître ou de ses ministres, témoin ces vers qu'il composa :

Mon Henri quatre et ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi ;
J'eus beaucoup d'ennemis avec fort peu de gloire,
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
Pour une farce de la foire.

Ce fut là son remercîment.

Le temps, dont Alfiéri invoque le jugement équitable, n'a pas décidé en sa faveur, et le *Brutus* de Voltaire, et surtout sa *Mort de César*, sont, à ce qu'il me semble, placés, dans l'opinion publique, bien au-dessus des deux *Brutus* du poète d'Asti.

Ce n'est pas toutefois que le *Bruto primo* d'Alfiéri ne soit une belle composition; il y aurait de ma part de l'ingratitude à en méconnaître le mérite réel; j'ai copié cette pièce de ma main, et je l'ai traduite en français en regard de ma copie italienne; elle est, comme toutes celles de ce poète célèbre, conduite d'une manière fort simple et fort claire, peu chargée d'incidens; le genre en est sévère; les personnages en sont peu nombreux; point d'amour, point de femmes; le patriotisme le plus ardent, le plus exalté, quelquefois même le langage violent d'un *démagogue;* mais partout un vrai talent de poète.

Je n'ose me flatter de m'être élevé aussi haut que

lui; en profitant de la tragédie italienne, j'en ai fait une autre; j'ai créé les personnages de Vitellius, de Menenius, d'Arons, de la femme et de la fille de Brutus; la plupart des incidens de ma pièce sont de mon invention; en deux mots, j'ai des obligations à Alfiéri; et pourtant ma tragédie m'appartient.

J'ai ressenti de vives émotions en traitant un sujet dans lequel, comme Alfiéri l'a lui-même remarqué, les plus nobles passions du cœur humain, l'amour de la patrie et celui de la liberté combattent contre le sentiment le plus fort et le plus tendre, l'amour paternel, et je puis dire qu'aucun sujet de tragédie peut-être ne sympathisait mieux avec mes propres affections.

J'ai tâché d'imiter les tragiques grecs, qui sont plus *romantiques*, c'est-à-dire plus hardis et plus irréguliers dans leurs compositions qu'on ne le croit communément, mais aussi qui sont *très-classiques*, c'est-à-dire très-raisonnables, très-purs, très-élégans dans leur style. Ils sont à la fois simples et nobles, et ne descendent que bien rarement à la familiarité dans les pensées et dans les expressions. Car, comme le dit Cicéron, *in tragœdiâ comicum vitiosum est, et in comœdiâ turpe tragicum* (1).

J'ai dit que je connais douze tragédies de *Junius Brutus*, sans compter la mienne.

(1) Cic. *de Opt. gen. oratorum.* N° 1.

De ces douze, il y en a trois en français, une en latin, quatre en italien et quatre en anglais.

J'ai analysé, la plume à la main, toutes ces pièces l'une après l'autre; j'en ai même traduit en français une qui est fort longue; c'est le *Lucius Junius Brutus, Father of his Country; Brutus, père de son pays*, de Nathaniel Lée, représentée en 1661. Mais je n'ai connu la plupart de ces tragédies qu'après avoir composé la mienne.

Je ne fatiguerai point les lecteurs de toutes les analyses que j'en ai faites; j'en extrairai seulement ce qui me paraîtra le plus curieux à connaître; et je dirai ici, en général, que de ces pièces, celles qui m'ont paru les meilleures sont : le *Brutus* latin du P. Porée, que La Harpe me semble avoir jugé trop sévèrement; le *Brutus* italien de l'abbé Conti, et surtout celui d'Alfiéri, bien supérieur à tous les autres, excepté à celui de Voltaire.

Dans presque toutes ces pièces ce ne sont qu'intrigues d'amour, fort romanesques; il y en a une (celle du marquis Corini Gorio) dans laquelle Claudia, fille de Porsenna, roi d'Étrurie, allié de Tarquin, est amoureuse de Titus, fils aîné de Brutus; elle entre en secret dans Rome assiégée par son père, pour voir son amant; elle est déguisée en homme; après divers incidens, la conjuration se découvre, et l'on en vient aux mains dans la ville; Claudia se range du côté des en-

nemis de son père, combat vaillamment auprès de Titus, qui n'a point pris part à la conjuration, lui sauve la vie, et fait un grand carnage des conspirateurs. Tibérius, second fils de Brutus, s'empoisonne pour se punir de s'être armé contre la liberté, et pour échapper à la honte de périr par la main d'un bourreau. Brutus annonce, à la fin de la pièce, l'intention où il est de marier son fils aîné avec la fille de Porsenna. Singulier dénoûment pour une tragédie de *Brutus!* mais qui n'est pas plus singulier que celui de la Phèdre anglaise d'*Edmond Smith*, pièce imitée et même assez souvent traduite de celle de Racine; seulement Smith a imaginé un autre dénoûment; Hippolyte ne meurt point, et il épouse la princesse Ismène, son amante, du consentement de son père Thésée.

Dans plusieurs des Brutus tant français qu'italiens et latin, il y a des imitations visibles de Corneille et de Racine.

Le *Brutus* de Nathaniel Lée est un étrange fatras, un mélange de grossièretés, d'absurdités, de mauvaises plaisanteries dignes des plus ignobles tréteaux, d'horreurs révoltantes, et parmi tout cela se trouvent quelques discours vraiment éloquens, prononcés par Brutus.

Au commencement de la pièce, Brutus contrefait la folie; et, pour soutenir son rôle, il tient des propos

grivois qui seraient à peine supportables dans la bouche des porte-faix de Rome ; arrivent l'attentat de Sextus et la mort de Lucrèce ; alors Brutus commence à jeter le masque; il se découvre d'abord à son fils aîné Titus, et bientôt il soulève les Romains; mais Titus est amoureux et aimé de Teraminta, la fille de Tarquin; il l'épouse en secret. Brutus arrache de lui la promesse qu'il ne consommera pas le mariage et le fait consentir à ce que la princesse soit renvoyée à son père; mais à peine Brutus est-il sorti, que Teraminta paraît et que Titus oublie son serment. Il la presse *to come to bed,* de venir se mettre au lit; Teraminta proteste à son tour qu'elle a juré à sa mère de ne rien accorder à son mari, à moins qu'il n'embrasse le parti de Tarquin. C'est ainsi que Titus est gagné, et le mariage se consomme dans l'intervalle du troisième au quatrième acte.

Les prêtres envoyés par Tarquin comme ambassadeurs, jouent le rôle le plus infâme; ils sont parjures, hypocrites, cruels; ils sacrifient deux hommes vivans. Un rideau du fond se lève, et l'on voit un de ces deux hommes qu'on fait rôtir à petit feu, et l'autre qui est crucifié; les prêtres s'avancent tenant dans leurs mains des coupes pleines de sang humain qu'ils font boire aux conjurés.

Vindicius, qui est à une fenêtre, et qui les épie, se met à dire à part : *O Dieux! est-il possible? ô can-*

nibales! ô chiens venus de l'Enfer! manger un homme et boire l'autre!... Le rôtir et le manger tout vivant! Est-ce qu'un bœuf ne ferait pas aussi bien leur affaire? Des prêtres se conduire ainsi!

Dans un autre endroit de la pièce, ce même Vindicius, après un discours touchant de Brutus sur la place publique, s'écrie : *O mes voisins! je fonds en larmes, moi qui ai enterré mes sept femmes l'une après l'autre sans pleurer!... Vraiment, je n'avais jamais pleuré de ma vie.*

A la fin de la tragédie, Tibérius est décapité avec les autres conjurés; mais Titus, son frère, après avoir été battu de verges, périt d'une autre manière : Valérius Publicola lui passe son épée au travers du corps sur la scène et en présence de son père; Titus l'en remercie; il l'avait prié de lui rendre ce service, afin de lui épargner la honte de mourir sur un échafaud. La pièce est écrite tantôt en vers blancs, tantôt en prose.

Que dire d'un pareil ouvrage? Si le poète avait gagé de faire une composition extravagante, monstrueuse, on a dû lui payer la gageure; il l'a gagnée complètement.

La pièce n'eut que trois représentations; le lord chambellan, à qui appartient le droit de censure et de police sur les théâtres de Londres, défendit qu'on

la jouât davantage, jugeant sans doute que le *Brutus* de Lée n'était pas assez royaliste.

William Duncombe a donné, en 1733, une traduction anglaise du *Brutus* de Voltaire, en y faisant de très-légers changemens. Cette traduction fut représentée à Londres, et obtint beaucoup de succès.

La même pièce a aussi été traduite littéralement dans l'édition complète des OEuvres de Voltaire, traduites en anglais par Smollett et le docteur Thomas Franklin (qui n'est pas Benjamin Franklin, l'illustre savant, l'un des hommes les plus sages des temps modernes, et l'un des fondateurs de la liberté américaine).

Il parut, en 1779, une pièce de Hugh Downman, sous ce titre : *Lucius Junius Brutus, or the expulsion of the Tarquins, an historical play.*

La pièce ne fut point jouée, et l'auteur dit lui-même, dans sa préface, qu'il ne s'est pas mis en peine d'en solliciter la représentation.

Cette tragédie finit à l'expulsion des Tarquins; il n'y est pas question de la condamnation des fils de Brutus, lesquels n'y paraissent point.

Tarquin y joue le rôle d'un tyran féroce, mais en même temps d'un grand capitaine, ayant des talens, de l'activité, une volonté inflexible. Il a trois fils : Titus, qui est l'aîné; Arons, le second; et Sextus le troisième. Leurs différens caractères sont bien indi-

qués : Arons est un tyran prématuré ; il veut que tout cède à ses fantaisies. Sextus est un libertin, un homme à bonnes fortunes ; et Titus un hypocrite qui cache ses vices. Il annonce, dans un monologue, qu'après la mort de son père, il s'arrangera pour faire périr ses deux frères par le poison ou par un bon coup de hache, afin de régner seul ; en attendant, il vit avec eux fort amicalement.

Brutus fait le fou, et, à cause de cette feinte infirmité, sert de jouet aux trois jeunes princes et à toute la cour.

Dans une des scènes de la pièce, au troisième acte, on voit la tente de Sextus, au camp devant Ardée : les trois fils de Tarquin, Brutus, Collatin et quelques officiers sont à table ; on boit largement ; Brutus fait d'abord semblant de dormir, et ensuite d'être ivre ; on le proclame roi du festin, pour se moquer de lui ; il se prête aux plaisanteries, tient des propos de fou et d'ivrogne, et joue à peu près le rôle du *roi de Cocagne*, lorsqu'il s'enivre avec l'écuyer Zacorin.

C'est dans cette scène que se fait entre ces étourdis la folle gageure au sujet de la vertu de leurs femmes, gageure dont Tite-Live n'a pas dédaigné de nous raconter l'histoire. Tout le monde la sait, et il est inutile que je la répète.

Downman a suivi assez exactement les faits historiques ; Lucrèce est représentée comme une femme aussi

aimable qu'elle est sage et belle; mais le poète a fait de Sextus un *petit-maître*, une espèce de *roué*, qui raconte en plaisantant à son frère Titus le mauvais tour qu'il a joué à Collatin; il l'assure que la colère de Lucrèce contre lui devait être apaisée avant même qu'il eût remonté à cheval pour s'en aller; que bientôt ce sera elle qui l'enverra chercher, et qu'il ne tardera pas à être las de sa conquête.

La pièce est, autant que j'en puis juger, bien écrite; son grand mérite m'a paru consister dans la peinture des différens caractères; mais la plupart des scènes sont d'une longueur excessive, et dégénèrent en conversations interminables et fort inutiles à l'action, qui marche lentement et d'une manière très-peu dramatique.

Dans la scène où Lucrèce se tue après avoir tenu des discours sans fin, Collatin parle de *ses enfans chéris;* il en fait souvenir Lucrèce, qui n'en dit pas un mot dans tout le reste de la pièce; elle n'est pas une mère fort tendre : « Mais hélas! dit Collatin, quelle » pensée soudaine, quelle émotion nouvelle de terreur » plus profonde vient augmenter la pâleur de ton » visage? »

LUCRÈCE.

« Tu as dit *des enfans!...* Oh! il m'est venu une » pensée qui a traversé mon cerveau comme un éclair » brûlant!... *Des enfans,* as-tu dit! Qui sait, ô ciel! si

» le ravisseur !... Cette pensée suffirait pour me déter-
» miner. » Et presque aussitôt elle se poignarde. Je ne sais pas s'il est naturel qu'une femme qui est dans la situation de Lucrèce et qui va se tuer, s'avise d'avoir une pareille crainte; mais que, dans un tel moment, elle fasse part de cette crainte à son époux et à son père, c'est ce qui me paraît fort extraordinaire. Rien de semblable ne se trouve dans Tite-Live, que Downman a pourtant voulu imiter dans le dernier discours de Lucrèce.

Le dénouement consiste en ce que Tarquin, revenant en hâte du camp devant Ardée avec quelques troupes, se présente aux portes de Rome; on les lui ferme et on lui signifie qu'il est banni pour toujours avec ses fils et sa famille.

Il y a, dans cette tragédie, dix-huit changemens de décoration indiqués, ce qui ferait ressembler la représentation à la succession des tableaux d'une lanterne-magique.

L'attention des spectateurs serait continuellement distraite par ces promenades d'un lieu dans un autre; et d'ailleurs, des scènes ou plutôt des entretiens décousus, des événemens qui ne concourent point à une action principale et unique ne peuvent ni intéresser, ni attacher fortement, encore moins faire pleurer; ce n'est donc pas là une *tragédie*.

On trouve dans les œuvres posthumes de *Richard*

Cumberland une pièce intitulée : *la Sybille* ou *Brutus l'Ancien.*

Le personnage de la Sybille est complètement inutile à l'action; ce personnage fantastique paraît trois ou quatre fois dans la pièce, et ne fait qu'annoncer aux spectateurs successivement tout ce qui doit arriver, ce qui est fort maladroit et détruit tout intérêt de curiosité.

Dans le premier acte, Sextus, fils de Tarquin, et sa mère Tullia paraissent ensemble; le fils fait à sa mère la confidence de ses projets contre l'honneur de Lucrèce; Tullia le blâme sans se fâcher, et lui dit qu'il est un fou ; à quoi son fils répond en lui rappelant qu'elle a fait passer son char sur le corps de son père expirant. Il ajoute que cet acte a été l'effet d'une frénésie d'ambition ; qu'il est aujourd'hui frénétique d'amour, et qu'il n'est pas plus fou que ne l'était alors sa mère Tullia... Belle conversation entre un fils et sa mère, qui parlent, presque en plaisantant, de crimes abominables!

Brutus est d'abord montré comme contrefaisant l'insensé et jouant un rôle ridicule; c'est seulement dans des monologues qu'il avertit les spectateurs que sa folie est feinte, et qu'il attend un moment favorable pour accomplir un grand dessein. Dans toutes ces pièces anglaises, Brutus est avili par la manière dont il joue la folie; il tient des propos burlesques, ignobles, il

fait le bouffon; est-ce là le moyen de relever le héros d'une tragédie! Ajax, dans Sophocle, est montré pendant quelques instans réellement privé de sa raison, mais qu'il est noble et intéressant dans sa démence!... Mon confrère et mon ami, M. Arnault, a placé dans sa tragédie de *Lucrèce*, *Junius Brutus* feignant la déraison; mais de ce fou supposé, le poète a trouvé le secret de faire un personnage très-sérieux et très-attachant, on voit que sa démence apparente cache le grand citoyen, le vengeur de son pays; il y a dans ses discours quelque chose de sombre et de prophétique, et loin d'être dégradé, il s'élève au-dessus de tous les personnages de la pièce.

Je reviens au *Brutus* de Cumberland.

Titus, *fils unique* de Brutus, est l'amant aimé de Tarquinia, fille du roi; la princesse va faire une offrande au temple de la Fortune; elle est accompagnée de demoiselles portant une couronne d'or et des encensoirs; elles marchent au son d'une musique agréable; cela forme spectacle.

Survient une nuit fort orageuse; la foudre éclate, tombe et brise en morceaux une statue équestre en bronze de Tarquin; Brutus vient s'asseoir sur ses débris.

Pendant cette nuit même, Sextus a consommé son attentat; on apporte le corps de Lucrèce dans une bierre; il est suivi d'un grand nombre de personnes

portant des torches funéraires; c'est un véritable enterrement; Collatin conduit le deuil.

Brutus soulève le peuple qui se révolte, brise les portes du palais de Tarquin, et y met le feu, ce qui donne le spectacle d'un bel incendie.

La reine Tullia, dont le personnage ne sert à rien du tout dans la pièce, est arrêtée et faite prisonnière: Brutus l'envoie en réclusion dans une espèce de couvent de femmes; c'est le temple de Rhée, qui est desservi par une grande-prêtresse et par des vierges; le tombeau de Servius-Tullius, père de Tullia, s'y trouve; des lampes sépulchrales brûlent sous la voûte sacrée et autour de la tombe, ce qui prête encore à une très-belle décoration; la coupable reine est assaillie de remords à la vue et à l'approche de la tombe de son père, elle s'endort d'un sommeil agité; l'ombre de Servius sort du tombeau et lui apparaît; la sybille vient la maudire; enfin elle tombe par terre, s'y roule, jette des cris, se débat et meurt dans des convulsions que les Anglais aiment, dit-on, à voir rendre par leurs acteurs avec une horrible vérité. La grande-prêtresse exhorte les vierges du temple à chanter un *requiem pour l'âme prête à partir* de la reine Tullia.

> With expiatory hymns and prayers
> Invoke a *requiem to her parting soul.*

Je cite le texte; car, sans cela, on ne voudrait peut-

être pas croire qu'il fût question de *requiem* et de *prières des agonisans* dans une tragédie dont l'action est censée se passer dans Rome payenne, il y a vingt-trois ou vingt-quatre siècles.

Tarquinia veut quitter Rome et rejoindre son père : elle engage Titus, son amant, à partir avec elle ; quelques partisans de Tarquin se joignent à eux ; ces rebelles veulent forcer la garde pour sortir de la ville ; il s'ensuit un léger combat dans lequel Titus est pris les armes à la main ; il ne peut nier son crime ; son père le condamne à mourir ; mais le fils, révolté de l'idée de périr par la hache des bourreaux, demande à son père la permission de se tuer de sa propre main. Brutus, après quelques réflexions, y consent, pourvu que ce soit dans la place publique, sur l'échafaud, en présence du peuple assemblé, et au signal qui lui sera donné par son père lui-même. Cela est ainsi exécuté, et Titus, après s'être frappé, vient mourir repentant aux pieds de son père. Brutus sort de Rome, à la tête de soldats armés ; il rencontre Sextus, lequel conduit aussi une troupe de guerriers ; le ravisseur de Lucrèce porte un défi personnel au consul qui l'accepte ; leurs soldats s'arrêtent, forment autour d'eux une enceinte ; Brutus donne ordre aux Romains, s'il périt dans le combat, de traiter honorablement et de protéger le vaillant fils de Tarquin. Après ce trait de courtoisie che-

valeresque, les deux champions combattent bravement et se tuent l'un l'autre sur la scène, à la vue des spectateurs ; ce qui termine cette prétendue tragédie, qui ressemble à nos anciens *mélodrames*, par la multiplicité des événemens, par la variété et la richesse des décorations.

Enfin, il y a un *Brutus or the Fall of Tarquin*, de M. Howard Payne, pièce que nous avons vu jouer à Paris par le célèbre acteur, M. Kean.

Mais est-il exact de dire que cette pièce soit de M. Howard Payne? Cela demande une explication: je la donnerai tout-à-l'heure.

Dans un avertissement qui précède la pièce, M. Payne dit qu'il y a déjà eu *sept* ouvrages anglais avant le sien, sur le sujet de *Brutus;* que *deux seulement ont été jugés dignes de la représentation*, et *qu'ils ne sont pas demeurés long-temps en possession de la scène.*

Des *sept* pièces dont parle M. Payne, je n'en connais que *cinq;* je viens de les parcourir rapidement(1).

(1) Je n'ai pas lu la traduction du *Brutus* de Voltaire, par Smollet ou Franklin; mais j'ai lu et je possède celle de *William Duncombe.* Je possède aussi les pièces de *Lée,* de *Downman* et de *Cumberland.*

J'ai trouvé, dans une note extraite d'un *New Theatrical Dictionnary*, publié à Londres en 1792, l'énonciation de deux pièces dont voici les titres :

1° *Brutus of Alba, or the enchanted Lovers, a tragedy by Nahum Tate. Acted at the Duke's theatre;* 4to 1678.

Celle de Lée fut arrêtée *par ordre*, après la troisième représentation; Downman ne voulut pas faire jouer la sienne; celle de William Duncombe, traduite de Voltaire, eut du succès en son temps; enfin celle de Cumberland est une œuvre posthume; elle a été imprimée et publiée en 1813, dans un recueil en deux volumes in-8° de pièces de théâtre du même auteur.

M. Payne ajoute dans son avertissement *qu'il n'a point fait difficulté d'adopter les conceptions et le langage de ses prédécesseurs partout où ce moyen semblait propre à mieux remplir le plan qu'il s'était tracé.*

Cet aveu est sincère; mais il ne dit pas tout. La vérité est que, d'un bout de la pièce à l'autre, M. Payne n'a presque fait que *copier littéralement*, tantôt Downman, tantôt Cumberland, et un peu Nathaniel Lée.

Est-on réellement l'auteur d'un ouvrage qui n'est qu'un *centon*, ou, si l'on veut, une *mosaïque* faite de pièces et de morceaux pris chez autrui? M. Payne a dépecé les tragédies de Downman et de Cumberland et en a cousu ensemble les fragmens. En comparant

2° *Brutus of Alba, or Augusta's triumph, an opera. Acted at the theatre in Dorset-Gardens*, 4to 1697.

Je ne connais point ces deux pièces; et je ne sais si le *Brutus d'Albe*, dont elles portaient le nom, est le Junius Brutus qui a fondé *la liberté et le consulat*, comme dit Tacite.

minutieusement la pièce que M. Payne a donnée sous son nom à celles des trois auteurs qu'il a copiés, je ne pense pas qu'on pût trouver dans la sienne cinquante vers qui lui appartinssent en entier.

Il dit encore que *le secours que l'on tire d'autres écrivains ne peut être réellement profitable, à moins d'un effort presque aussi pénible et peut-être même tout aussi pénible qu'une composition originale.*

Il ne s'agit pas de savoir quelle peine il faut se donner pour attacher ensemble des morceaux qu'on prend à d'autres écrivains; on est généralement d'accord de reconnaître peu de mérite dans un pareil travail.

Ce travail même devient bien moins difficile, lorsqu'on ne fait que *juxtà-poser* des scènes qui ne sont point liées ensemble, qui sont au contraire fort décousues, comme il arrive nécessairement, lorsque le spectateur est transporté sans cesse d'un lieu dans un autre; il y a dans cette pièce *quinze changemens de décoration.*

Les imitations qu'on fait d'un auteur ancien ou étranger sont permises, lorsqu'on les emploie de manière à produire une composition nouvelle, originale, et qui ait un ensemble bien ordonné.

Est-il possible de remplir un véritable plan dramatique, de composer une action unique et bien suivie

avec des pièces et des morceaux recueillis de plusieurs tragédies? La différence même du style de chacune ne peut manquer de produire une étrange disparate.

Comment recevrait-on en France un OEdipe, par exemple, qui serait fabriqué avec des scènes prises dans Ducis, dans les traductions que Chénier a faites des deux OEdipes de Sophocle, et en y ajoutant encore quelques vers du vieil OEdipe de Corneille?

Ce qu'il y a de louable dans l'œuvre de M. Payne, c'est une certaine adresse dans l'agencement des scènes; ce sont des coupures bien faites dans le dialogue beaucoup trop long de Downman; c'est enfin le soin avec lequel il a choisi dans Cumberland tout ce qui devait amener de belles décorations et un pompeux spectacle.

Il a eu le bonheur de pouvoir confier son principal rôle à un acteur chéri du public; et il est évident (comme le dit un article du *Monthly-Review* de janvier 1819, que j'ai sous les yeux) que M. Payne semble avoir fait sa tragédie exprès pour cet acteur, avec une attention scrupuleuse et continuelle (*with an undeviating attention*); car *Brutus*, continue le journaliste, *est partout et est tout dans la pièce* (*is everywhere and every thing*), *et tous les autres personnages sont insignifians en comparaison.*

La spéculation faite par les entrepreneurs du théâtre de Drurylane sur cette pièce a été heureuse. Grâce

au jeu de M. Kean, et à la magnificence des décorations, les représentations ont été nombreuses, fort suivies, et ont produit d'abondantes recettes.

Je vais énoncer, en terminant cette préface, une vérité qui m'est démontrée jusqu'à l'évidence : c'est qu'un Français qui a fait connaissance avec la littérature dramatique des nations étrangères modernes, comme celui qui a voyagé dans leur pays, peut dire sans orgueil, mais avec une satisfaction mêlée d'attendrissement :

Plus je vois l'étranger, plus j'aime ma patrie.

LUCIUS JUNIUS BRUTUS,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L. JUNIUS BRUTUS.	MM. { JOANNY. / BEAUVALLET.
COLLATIN.	GEFFROY.
TITUS. } Fils de Brutus.	DAVID.
TIBÉRIUS. } Fils de Brutus.	FIRMIN.
VITELLIUS, frère de la femme de Brutus.	SAINT-AULAIRE.
MAMILIUS, gendre et envoyé de Tarquin.	DUMILATRE.
ARONS, second fils de Tarquin.	MENJAUD.
MÉNÉNIUS, sénateur.	DESMOUSSEAUX.
VALÉRIUS.	MONTIGNY.
MUTIUS.	BOUCHET.
UN SERVITEUR DE BRUTUS.	LAINÉ.
UN HOMME DU PEUPLE.	MIRECOURT.
UN AUTRE HOMME DU PEUPLE.	GUIAUD.
LE PEUPLE ENTIER, exprimant ses sentimens par des cris et des mots unanimes.	
VITELLIE, femme de Brutus.	MMES { VALMONZEY. / CHARTON.
JUNIE, sa fille.	DESPRÉAUX.
SERVILIE, dame romaine.	MASSON-THÉNARD.

PERSONNAGES MUETS.

DEUX FILS DE MÉNÉNIUS.

JEUNES ROMAINS armés.

AQUILIUS, SES ENFANS ET AUTRES CONSPIRATEURS.

DOUZE LICTEURS.

SOLDATS.

HOMMES, FEMMES, ENFANS assemblés sur la place publique.

La scène se passe à Rome, l'an 244 de sa fondation.

LUCIUS JUNIUS BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le Forum. — Il est à peine jour; le théâtre est faiblement éclairé pendant la première scène et une partie de la suivante.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, un poignard à la main; COLLATIN, dans le plus grand désordre.

COLLATIN.

Où sommes-nous, Brutus? où veux-tu m'entraîner?

BRUTUS.

Viens, suis-moi, c'est ici que j'ai dû t'amener;
Nous entrons au Forum; un grand jour se prépare;
Viens, le destin de Rome à la fin se déclare.

COLLATIN.

Rends ce poignard, je veux le plonger dans mon sein;
Rends-le-moi.

BRUTUS.

Ce poignard? je le garde à Tarquin.

Tu vivais pour l'amour d'une épouse chérie :
Vis pour aimer, servir et fonder la patrie.
Cette nuit, quand Lucrèce expirait dans nos bras,
N'avons-nous pas juré de venger son trépas?
Suis-moi donc... Mais on vient... quelqu'un s'offre à ma vue.

SCÈNE II.

BRUTUS, COLLATIN, MÉNÉNIUS et ses deux jeunes fils portant des faucilles.

MÉNÉNIUS, dans le fond de la scène.

J'entends parler, je crois : cette voix m'est connue!
Ne vois-je pas Brutus? Quoi! dès l'aube du jour!
(Il s'avance et reconnaît Collatin.)
Et Collatin aussi? tous les deux de retour!
Arrivez-vous du camp?... Ardée est-elle prise?

BRUTUS.

Non. Nous allons bientôt augmenter ta surprise :
Toi-même, bon vieillard, sage Ménénius,
Toi, sénateur intègre en nos temps corrompus,
Où vas-tu?

MÉNÉNIUS.

Tu le vois; mes fils, avec leur père,
Vont aux champs recueillir les trésors de la terre.
Le sénat aujourd'hui ne s'assemblera pas;
Et mes blés déjà mûrs n'attendent que nos bras.

BRUTUS.

La nature pour l'homme est une tendre mère;
Mais l'homme a des tyrans qu'il craint et qu'il révère.

MÉNÉNIUS.

Tu te plains!

BRUTUS.

Que dis-tu de tout ce que tu vois,
De ce pouvoir sans frein, de ce mépris des lois?
Contre une oppression et si longue et si dure
Dans le fond de ton cœur n'est-il rien qui murmure?

MENENIUS.

Pourquoi m'interroger?

BRUTUS.

Réponds-moi seulement.

MENENIUS.

Eh! que me servirait de parler librement?
Nos malheurs sont au comble et notre honte extrême.
Eh! depuis quand nos maux t'occupent-ils toi-même?
Que peut Rome tremblante attendre de Brutus?
Ton vénérable père et ton frère Marcus,
De ce roi sanguinaire ont éprouvé la rage;
As-tu de leur vengeance accepté l'héritage?
N'a-t-on pas publié qu'accablant ta maison,
Tant de malheurs avaient affaibli ta raison?
Pour tromper de Tarquin la vengeance et la haine,
Tu t'es caché long-temps aux remparts de Fidène;
Et depuis que nos murs de nouveau t'ont reçu,
Qu'as-tu fait?

BRUTUS.

J'ai souffert; il n'était pas venu,
Le jour que j'espérais: nous y touchons peut-être.
Junius tout entier peut enfin reparaître.

MÉNÉNIUS.

Que dis-tu?

BRUTUS.

Dans le cœur, tu dois haïr Tarquin;
Je te crois généreux, je te crois homme enfin.

Apprends donc quel malheur dans Rome nous ramène :
Ardée insulte encore à la valeur romaine ;
Vainement nos guerriers entourent ses remparts,
Et de plusieurs assauts ont tenté les hasards.

MÉNÉNIUS.

Les Romains ne sont plus ce qu'étaient leurs ancêtres.

BRUTUS.

Dis plutôt qu'ils sont las de vaincre pour des maîtres.
Regarde Collatin ! tu vois son désespoir !

MÉNÉNIUS.

Ciel !... d'où nait sa douleur ?.. Dis.

BRUTUS.

Tu vas tout savoir :
Nous arrivons tous deux des murs de Collatie ;
Lucrèce est morte.

(Le théâtre commence à s'éclairer.)

MÉNÉNIUS.

O dieux ! quel coup nous l'a ravie ?

BRUTUS.

Au camp, devant Ardée, un message alarmant
Annonce à Collatin un triste événement ;
Lucrèce à l'heure même implorait sa présence ;
Il part, et je le suis ; nous faisons diligence :
Pour nous, dans sa maison, quel spectacle d'effroi !
Le silence, le deuil !...

COLLATIN.

O Brutus, laisse-moi,
Laisse-moi retracer cette terrible scène,
Éternel aliment de regrets et de haîne.
Ah ! les derniers accens de sa noble douleur
Retentiront toujours dans le fond de mon cœur !

Je te revois, Lucrèce, en tes foyers pudiques,
Embrassant les autels de tes dieux domestiques.
J'entre; son œil sur moi se tourne avec effort,
Tous ses traits sont empreints d'une prochaine mort.
« Collatin, ton absence à tous deux fut fatale!....
» Un monstre a profané ta couche nuptiale.
» Ton hôte, ton parent, l'un des fils de Tarquin,
» Sextus, en me tenant un poignard sur le sein... »
Elle dit, et se frappe, et ma main égarée
N'a pas pu retenir sa main désespérée....
Je veux, je dois la suivre....

MENENIUS.

O rage! ô ciel vengeur!

BRUTUS, à Ménénius.

Tu ne sais pas encor le comble de l'horreur!
Connais l'atrocité d'un brigand détestable :
Lucrèce repoussait son transport exécrable;
Un esclave fidèle accourt : le monstre affreux,
De trois coups de poignard frappe ce malheureux;
Puis retourne à Lucrèce, et sa rage ennemie
Au-delà du trépas lui montre l'infamie.
« Dans l'honneur, lui dit-il, tu mets tout ton bonheur;
» Eh bien! tu le perdras, ton chimérique honneur!
» Je hais qui me résiste et punis qui me brave;
» Si j'ai fait sous tes yeux tomber ce jeune esclave,
» A ton tour je t'immole, et sur ton lit sanglant,
» Je place avec le tien son cadavre fumant :
» Un opprobre éternel flétrira ta mémoire. »
L'infortunée, hélas! elle a sauvé sa gloire!
Nous, sauvons la patrie et chassons les tyrans.

Soulevons les Romains : frères, époux, parens,
Qui ne doit redouter qu'au sein de sa famille
On n'outrage de même ou sa femme ou sa fille ?
Par ses propres excès le crime s'est perdu,
Et voilà le forfait que j'avais attendu.
Veux-tu te joindre à nous ?

(Le théâtre s'éclaire tout-à-fait.)

MENENIUS.

Qu'entends-je ? quel langage !
On te crut insensé quand toi seul étais sage.
Est-ce toi ? toi, Brutus ? Ce généreux dessein
Est depuis si long-temps renfermé dans ton sein !
Oui, nous serons bien forts, armés d'un tel outrage !
Il est, il est encor des hommes de courage.

BRUTUS.

Le crois-tu, bon vieillard ? Oseront-ils agir ?

MENENIUS

Brutus, mes fils et moi sommes prêts à mourir.
Suspendons nos travaux, mes fils ; cette journée
A des soins plus pressans doit être destinée.
Contre un maître absolu qui peut tout nous ravir,
Défendons nos moissons, avant de les cueillir ;
Et quittant de Cérès les instrumens paisibles,
Fils de Mars, saisissons des armes plus terribles.
Venez.

BRUTUS.

Digne vieillard, je t'avais bien connu.
Déjà de Collatie avec nous revenu,
Valérius, du jour devançant la lumière,
A de cris de douleur dû remplir Rome entière.
Sans doute à ces récits le peuple furieux...

Mais on accourt en foule, on s'assemble....

(Ménénius sort avec ses fils.)

SCÈNE III.

BRUTUS, COLLATIN, VALÉRIUS, MUTIUS, ROMAINS entrant par différens côtés de la scène.

MUTIUS.

Grands dieux!
Quel bruit s'est répandu? que vient-on de nous dire?

VALERIUS.

Ah! voici Collatin!

MUTIUS.

Brutus va nous instruire:
Approchons. Est-il vrai, ce crime révoltant?

BRUTUS.

S'il est vrai? Regardez ce fer encor fumant
Du sang d'une Romaine à ses devoirs fidèle:
A la vengeance, amis, c'est moi qui vous appelle.
Je suis ce Junius que l'on crut insensé:
Jusqu'à feindre, en effet, je m'étais abaissé.
En secret conjuré contre la tyrannie,
J'ai renfermé quinze ans ma force et mon génie.
Je trompais les Tarquins, afin de les punir;
Je vous trompais, Romains, afin de vous servir.
Le jour, l'heure propice est enfin arrivée:
Si vous le voulez tous, la patrie est sauvée!
Oui, Lucrèce a vécu! Regardez son époux
Qui pleure, qui se tait et frémit devant vous...
Un monstre a profané la vertu la plus pure!

MUTIUS.

O forfait !

UN HOMME DU PEUPLE.

O douleur !

VALÉRIUS.

Abominable injure !

BRUTUS.

Je vois chacun de vous abattu, consterné,
Attacher ses regards sur cet infortuné.
Ah! d'un œil de pitié tandis qu'on le contemple,
Pères, frères, époux, songez à cet exemple !
Son affront est le vôtre, et vous le partagez,
Il rejaillit sur vous, si vous ne le vengez.
Combien d'autres forfaits de Tarquin, de Tullie,
Dont nous sommes témoins, que l'univers publie !
Faut-il qu'ici ma bouche en retrace le cours ?
Leur hymen, plus horrible encor que leurs amours ;
Ces monstres, pour s'unir, épouvantant la terre
D'un double assassinat et d'un double adultère !
Servius, un vieillard, qui durant quarante ans,
Par son amour pour vous marqua tous ses instans,
Peu jaloux de son rang dont il voulait descendre,
Tombant sous les poignards aiguisés par son gendre !
Sa fille, pour courir au trône encor sanglant,
Faisant rouler son char sur son père expirant !
Leur règne n'est-il pas un long amas de crimes ?
Les meilleurs citoyens ont péri leurs victimes.
De vols, d'oppressions, d'injustices souillés,
Ceux qu'ils ont laissé vivre, ils les ont dépouillés;
Jusques à quand, Romains, du caprice d'un maître
Attendrez-vous le droit de respirer et d'être ?
A cet excès d'opprobre, à cet indigne sort

Qui de vous ne préfère une honorable mort?
Mais ce n'est point la mort que j'offre à vos courages;
C'est une vie heureuse, à l'abri des outrages,
Des lois, la liberté, premier bienfait des cieux,
Pour juges vos égaux, pour seuls maîtres les dieux.

VALERIUS.

Eh bien! d'un joug affreux que ce jour nous délivre!
Junius, les Romains sont tous prêts à te suivre:
Mais comment attaquer, faibles et désarmés,
Le superbe tyran qui nous tient opprimés?

BRUTUS.

Y pensez-vous, Romains? quelles vaines alarmes!
Eh quoi! contre Tarquin vous vous croyez sans armes?
D'un joug formé par vous je vous vois accablés,
Et c'est devant vous-même enfin que vous tremblez:
Dites-moi, quels soldats composent son armée?
N'est-ce pas de Romains qu'elle est toute formée?
Eh! qu'a-t-il, en un mot, que nous ne lui donnions?
Pour le vaincre, il suffit que nous l'abandonnions.
Le père de Lucrèce a volé vers Ardée;
Et si sa course a pu n'être pas retardée,
Au moment où je parle, il a dans tout le camp
Répandu ses douleurs et son ressentiment:
L'armée est soulevée; elle accourt nous défendre;
Tous se joindront à nous: mais faut-il les attendre?
En avez-vous besoin? Vous, Romains, vous, guerriers,
Leur cédez-vous l'honneur de marcher les premiers?

MUTIUS.

Le ciel, Brutus, le ciel t'inspire ce langage.
Les dieux nous ont donné le fer et le courage,

Afin que de tous deux toujours prêt à s'armer,
Tout mortel résistât à qui veut l'opprimer.
Aux armes !

CRI DU PEUPLE AVEC MUTIUS.

Aux armes !

COLLATIN, tirant son épée.

Suivez-moi, vous, époux, et vous, pères...
Mais qu'aperçois-je !... O dieux ! ô comble de misères !
Je me meurs !

(On apporte le corps de Lucrèce au fond de la scène : une foule de peuple l'accompagne.)

VALÉRIUS.

C'est Lucrèce !... On l'apporte en ces lieux !...

BRUTUS.

Oui, c'est elle, Romains ; je vois du haut des cieux,
Tendant les mains vers nous, son ombre gémissante ;
Elle montre, en pleurant, sa blessure sanglante :
Vengez-moi, vengez-moi, si vous êtes Romains !

UNE PARTIE DU PEUPLE.

Oui, nous la vengerons !

UNE AUTRE PARTIE.

Guerre, guerre aux Tarquins !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VITELLIE, JUNIE, SERVILIE, AUTRES DAMES ET JEUNES FILLES ROMAINES.

VITELLIE.

Jusque dans nos maisons quand vos cris retentissent,
Souffrez à vos transports que vos femmes s'unissent ;
En public près de vous laissez-les se ranger ;

C'est leur injure ici qu'il s'agit de venger;
C'est un outrage fait aux vertus domestiques :
Au nom de la pudeur, au nom des mœurs antiques,
Protégez-nous, Romains, osez nous secourir,

(Montrant Lucrèce.)

Ou voici notre exemple, et nous saurons mourir.
Toi qui fus mon amie, âme fière et sublime,
De la sainte pudeur et modèle et victime,
De respect près de toi nos cœurs ont tressailli!
Que te reprochais-tu? Non, tu n'as point failli;
J'en atteste la mort dont l'ombre t'environne;
Les mères des Romains t'offrent cette couronne.

(Elle pose une couronne sur la tête de Lucrèce.)

Leurs épouses en deuil, leurs enfans éplorés
Viennent jeter des fleurs sur tes restes sacrés;
Légitimes tributs à tes mânes augustes!
Dans la postérité, si les siècles sont justes,
Sois la chaste Lucrèce, et que tout l'avenir
De ton noble trépas garde le souvenir!

(Des femmes, des enfans jettent des fleurs, des couronnes, des branches de cyprès sur le corps de Lucrèce : quelques-uns se prosternent en déposant leurs offrandes. Cela doit faire tableau.)

SERVILIE.

Épouse de Brutus, ô sage Vitellie,
Oui, les siècles verront ton attente remplie;
Ils diront son courage ainsi que ses malheurs.
Lucrèce, digne objet de respect et de pleurs,
Ton nom sera placé parmi les noms célèbres;
Il sera répété dans nos hymnes funèbres,
Tant que sur son rocher le Capitole assis
Fera garder ses lois à l'univers soumis.
Écoute nos regrets, notre douleur profonde,
Toi que trop tôt le ciel vient de reprendre au monde,

Toi qui parmi les dieux, nous entends et nous vois;
Adieu, Lucrèce, adieu... pour la dernière fois.
Vous, Romains, regardez et ce sang et nos larmes;
Remplissez vos devoirs; courez, volez aux armes.

SCÈNE V.

LES MÊMES; JEUNES ROMAINS ayant à leur tête TITUS et TIBERIUS, les deux fils de Ménénius, etc.

(Cette entrée de jeunes gens doit faire un nouveau tableau.)

TITUS.

Voici vos jeunes gens; voici de bons soldats.

TIBÉRIUS.

Qu'on nous donne des chefs, nous volons aux combats.

BRUTUS.

Titus, Tibérius!...

VITELLIE.

Mes fils! Heureuse mère!
Ils sont dignes de Rome, et dignes de leur père!

BRUTUS.

Venez, ô mes chers fils! venez vous joindre à nous;
Vous, jeunesse romaine, et vous, peuple, vous tous;
Junius de vos cœurs croit être l'interprète;
Écoutez le serment que ma bouche répète;
A ses derniers momens Lucrèce l'entendit,
Et sa voix défaillante à ma voix répondit.
Par ce sang chaste et pur d'une illustre Romaine,
Je jure à tout Tarquin une immortelle haîne;
Je jure de chasser des murs de Romulus

Ces cruels oppresseurs, ces maîtres absolus,
De poursuivre en tous lieux, par le fer, par la flamme,
Le tyran, son épouse et leur famille infâme :
Le jurez-vous ainsi, pères, frères, époux ?

LE PEUPLE.

Oui, oui; nous le jurons !

BRUTUS.

Vous le jurez tous ?

LE PEUPLE.

Tous.

BRUTUS.

Je jure aussi de rendre aux habitans de Rome
Les droits du citoyen, la dignité de l'homme.
Grands dieux, sacrés garans de la foi des mortels,
Daignez nous écouter des palais éternels.
Si parmi nous jamais un seul était capable
De trahir ses sermens, tonnez sur le coupable.
Fût-il pour nous, Romains, le plus cher des amis,
Fût-ce un père, une épouse ou notre propre fils,
Jurons de le livrer nous-mêmes au supplice :
Qui pourrait l'épargner deviendrait son complice.
Vous m'avez entendu. Dites, le jurez-vous ?

LE PEUPLE.

Oui, oui, nous le jurons!

BRUTUS.

Vous le jurez tous?

LE PEUPLE

Tous.

BRUTUS.

C'en est donc fait, Romains, vous n'avez plus de maître;
Rome est libre à l'instant, puisqu'elle a voulu l'être.

A ce sublime élan d'un peuple bien uni,
Tyrans, disparaissez; votre règne est fini.
Remplaçons leur puissance absolue, effrénée,
Par une autorité temporaire et bornée;
Que chacun au Forum vienne donner sa voix;
La volonté publique est la source des lois.
Que par ses citoyens la ville soit gardée.
Les dieux, en envoyant Tarquin devant Ardée,
Ont de ce grand dessein préparé le succès :
Il est hors de nos murs, qu'il n'y rentre jamais.
Voulons-nous de l'État affermir la fortune?
Que chacun se dévoue à la cause commune.
Peuple-roi, que le monde admire tes vertus;
Punis les oppresseurs, et pardonne aux vaincus.
Allons, braves amis, dans un deuil unanime,
Placer sur son bûcher cette illustre victime!
Que d'indignation tout Romain transporté
S'écrie, en la pleurant : Vengeance et liberté!

(Ces mots, *vengeance*, *liberté*, sont répétés avec des cris par le peuple qui sort en foule. On emporte le corps de Lucrèce : les dames romaines, les jeunes filles, les enfans lui forment un cortége.)

SCÈNE VI.

(Lorsque le cortége est parti, Arons s'avance avec précaution, retient Tibérius, qui était près de sortir, et l'amène sur le devant de la scène.)

ARONS, TIBERIUS.

ARONS.

Adieu, je pars, je fuis une ville rebelle.

TIBERIUS.

Où vas-tu, cher Arons?

ARONS.

Où le devoir m'appelle,
Sous les remparts d'Ardée ; à mon père je cours
Dévouer contre vous et mon bras et mes jours.
Bientôt de la révolte il saura la nouvelle;
Qu'il retrouve à ses pieds sa famille fidèle.

TIBERIUS.

Ah ! comment, toi dont Rome adore les vertus,
Es-tu fils de Tarquin et frère de Sextus ?
D'un sang plus pur les dieux devaient te faire naître...

ARONS.

Respecte au moins mon père; il est encor ton maître.
Des armes entre nous le sort va prononcer;
Mais je n'ai pas voulu partir sans t'embrasser.
Adieu, Tibérius, l'ami de mon enfance,
La plus chère moitié de ma triste existence !

TIBERIUS.

Nous quitter pour long-temps !... peut-être pour jamais !
O mon ami !

ARONS.

Mon frère !... (*Ils s'embrassent.*)

TIBERIUS.

O douleur !...

ARONS.

O regrets !

TIBERIUS.

Il est donc vrai !... de Rome il faut que tu t'exiles !
Voilà les fruits amers des discordes civiles !

ARONS.

Dis-moi, Tiberius, serons-nous ennemis ?
Nous !...

TIBERIUS.

Quelqu'espoir encor peut nous être permis :
Des jours moins orageux suivront ce jour funeste.

ARONS, prenant et serrant la main de Tibérius.

Les partis passeront : que l'amitié nous reste.
Mais on peut nous surprendre... il faut quitter ce lieu....
Adieu, Tibérius.

TIBERIUS.

Mon cher Arons, adieu.

(Ils s'embrassent encore, se quittent avec peine, et sortent par des côtés differens.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente toujours le Forum, ou place publique. — On a élevé d'un côté le tribunal des consuls, où sont placées leurs deux chaires curules; de l'autre côté, une tribune aux harangues assez grande pour que cinq ou six personnes puissent y être debout.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, MÉNÉNIUS, SIX LICTEURS qui restent au fond du théâtre, ainsi qu'une petite troupe de SOLDATS.

BRUTUS

Oui, cher Ménénius, les bords sacrés du Tibre
Verront bientôt fleurir un peuple grand et libre :
Et Collatin et moi sentons qu'entre nos mains,
En nous créant consuls, Rome a mis ses destins.
Nous en rendrons bon compte, et pleins du même zèle,
Nous saurons la défendre, ou périr avant elle.

MENENIUS.

Brutus sera toujours son plus ferme soutien.
Mais tous les cœurs n'ont pas la noblesse du tien.
Ces grands dont on ne peut vanter que les ancêtres,
Trop bas, trop insolens pour se passer de maîtres,
Avides de pouvoir, de trésors affamés,

N'étant plus oppresseurs, vont se croire opprimés.
Ils savent trop qu'un prince, ou faible, ou tyrannique,
Livre à ses courtisans la fortune publique,
Qu'il a des passions dont on peut profiter,
Qu'il se laisse tromper, attendrir, irriter;
Mais les lois sont toujours sourdes, inexorables,
Terribles aux méchans, aux faibles secourables;
On ne peut les fléchir; leur sévère équité
Entre les citoyens maintient l'égalité.
De la cour des Tarquins, notre jeune noblesse
Va regretter l'éclat, les plaisirs, la mollesse:
Voilà les ennemis que tu dois rencontrer,
Qui dès demain peut-être oseront se montrer.

BRUTUS.

Je le sais, je le vois; je lis dans leur pensée:
De ce grand changement leur hauteur offensée
Secrètement aspire à rétablir Tarquin;
Le peuple est inconstant, et le sort incertain;
Du tyran un seul jour a renversé l'empire,
Et pour le relever un seul jour peut suffire.
L'abîme est sous nos pas: des doutes affligeans
M'alarment quelquefois sur mes propres enfans.

MENENIUS.

Sur tes fils!... Quelle sombre et triste prévoyance
Dans ton cœur paternel met cette défiance?

BRUTUS.

Je redoute pour eux l'exemple, les conseils,
L'orgueil, l'amitié même, et cent piéges pareils.
Tu le sais; je n'ai pu cultiver leur enfance;
Quand la fuite autrefois me servant de défense

Me fit des assassins éviter le couteau,
Le plus jeune sortait à peine du berceau :
Dans ce triste abandon, privés des soins d'un père,
On les remit aux mains du frère de leur mère.
De l'amour des grandeurs aveuglément épris,
Vitellius régna sur leurs jeunes esprits;
J'ai craint qu'il ne jetât dans leurs âmes faciles
De son ambition les germes trop fertiles.
Pour comble de danger, Tibérius enfin
Était l'ami d'Arons, d'un des fils de Tarquin.

MENENIUS.

Va! ton âme sur eux doit être rassurée;
Nous avons vu l'ardeur que tous deux ont montrée
Quand, s'armant les premiers, dans ce jour glorieux....
Mais n'entendons-nous pas des cris victorieux?

(On entend des acclamations, des cris de joie, et des trompettes sonnant des fanfares.)

SCENE II.

BRUTUS, MÉNÉNIUS, TITUS, TIBÉRIUS.

(Des soldats les suivent, et se rangent au fond de la scène.)

TITUS.

Du succès qu'en ce jour obtient notre courage,
O mon père! tes fils viennent te faire hommage :
Nous avons combattu!... nous revenons vainqueurs!...

BRUTUS.

Quoi? Mes fils! Rome en vous trouve aussi des vengeurs!
Parlez. Quels ennemis? quelle attaque soudaine?

TITUS.

Tu nous avais placés près de la porte Albaine :
Mon frère et moi, suivis de cent jeunes Romains,
Devions de ce côté fermer tous les chemins;
Soudain d'une embuscade une troupe sortie
Paraît, et contre nous s'avance avec furie.
Vive Tarquin ! voilà leur cri funeste, affreux;
Vive Rome ! à ce cri nous nous jetons sur eux;
Ils résistent en vain ; notre choc les renverse.
Bientôt la troupe entière ou tombe ou se disperse.
Sextus la commandait; il a fui des premiers.
Sur les pas des fuyards nous pressons nos coursiers,
Mais en vain; la frayeur leur a donné des ailes.
Nous venons t'apporter ces heureuses nouvelles :
C'est notre récompense !

BRUTUS.

Ah ! venez dans mes bras,
Mes fils !...

(Il les embrasse.)

Ménénius, tu ne te trompais pas !

MENENIUS.

Cher Brutus !.. de tes fils que l'ardeur doit te plaire !

TIBERIUS.

Tandis que les vaincus fuyaient notre colère,
Nous revenions heureux du succès remporté....
D'un rapide coursier le pas précipité
Se fait entendre... un homme accourait sur nos traces;
Ses gestes n'annonçaient ni haine, ni menaces.
Bientôt il nous rejoint : O malheur ! ô regrets !
Dit-il, par des Romains des Romains sont défaits !...
Déplorables combats que je n'ai pu suspendre !...

Voyez, voyez quel sang vous venez de répandre !...
Le sang de vos amis, de vos concitoyens !...
Laissez-moi renouer de si sacrés liens;
Je viens traiter au nom de Tarquin, de mon maître....

BRUTUS.

Quel est cet envoyé ? s'est-il fait reconnaître ?...

TIBERIUS.

Oui; c'est Mamilius, esprit liant et doux
Que Tarquin à sa fille a choisi pour époux....

SCÈNE III.

LES MÊMES, VITELLIUS.

VITELLIUS, à Brutus.

Rome de tes deux fils proclame la victoire !...
Je ressens, cher Brutus, ton bonheur et leur gloire;
J'aime à te voir chargé du plus illustre emploi !
Tu gouvernes l'Etat; te voilà presque roi !...

BRUTUS.

Je suis élu consul par un libre suffrage :
Mon pouvoir annuel qu'un collègue partage
Est réglé par les lois qui règnent à présent,
Et nous ne commandons qu'en leur obéissant.
Je crois qu'aucun Romain ne m'impute ce blâme,
Qu'un misérable orgueil soit entré dans mon âme.
Vitellius surtout, dont ma femme est la sœur,
Devrait m'estimer plus, et mieux juger mon cœur.

VITELLIUS.

Puis-je te demander quel parti tu vas prendre ?...

Le roi vers nous députe, et c'est son propre gendre,
Un prince aimable et bon, né d'un sang glorieux,
Qui même, si l'on croit des récits merveilleux,
Issu chez les Latins d'une race divine,
D'Ulysse et de Circé tire son origine *.

MENENIUS.

Cet adroit courtisan, aux fraudes exercé,
Se vante d'être issu d'Ulysse et de Circé !
Rare honneur, en effet, et gloire bien flatteuse
De descendre d'un fourbe et d'une empoisonneuse !...
Que nous veut-il ?.. Je crains qu'il n'apporte en ces lieux
L'intrigue et les venins de ses nobles aïeux.

BRUTUS.

Il vient nous épier, je le crois; mais n'importe,
Il pourra voir si Rome est redoutable et forte ;
Et s'il croit nous tromper, à son habileté
Opposons seulement franchise et fermeté.

(A Titus.)

Que fait-il cependant ?

TITUS.

Une légère escorte
Retient encor ses pas au-dehors de la porte ;
Il attend votre aveu; nous n'avons rien promis....

VITELLIUS.

L'accès près des consuls lui sera-t-il permis ?

* *Octavio Mamilio Tusculano* (*is longè princeps latini nominis erat, si famæ credimus, ab Ulysse deâque Circe oriundus*), *ei Mamilio filiam nuptum dat.* (TITE-LIVE, lib. I, ch. 49.)

Octavius Mamilius de Tusculum était le premier et l'homme le plus considérable de tout le pays des Latins; une antique tradition le faisait descendre d'Ulysse et de la déesse Circé. Tarquin lui donne sa fille en mariage, etc., etc.

BRUTUS.

Les consuls l'entendront dans la place publique.

VITELLIUS.

Sur de tels intérêts la sage politique
Peut-être exigerait qu'un secret entretien....

BRUTUS.

Nous devons compte au peuple, et ne lui cachons rien.
(A Vitellius.)
Va trouver l'envoyé; tu pourras l'introduire,
Et jusques au Forum toi-même le conduire.
(Vitellius sort; quelques soldats le suivent.)
(A Ménénius.)
Nous, cherchons Collatin, et prenons ses avis.
Allons, Ménénius.... Et vous, mes dignes fils,
Continuez d'aimer, de servir la patrie;
Voyez toujours en elle une mère chérie;
Et quand dans les combats il faudra la venger,
Je vous promets encor le poste du danger.

(Brutus sort avec Ménénius; les six licteurs précèdent le consul; les soldats le suivent.)

SCÈNE IV.

TITUS, TIBÉRIUS.

TITUS.

Que d'éclat! de bonheur! le conçois-tu, mon frère?
Quelle gloire pour nous d'être nés d'un tel père!
A cette grande époque attacher notre nom
Est une légitime et noble ambition!
Du peuple désormais dépend notre fortune;
Je servirai le peuple aux camps, à la tribune:
Qui recevra de lui les rangs, l'autorité,

Sinon ceux dont le sang fonde sa liberté ?

TIBERIUS.

J'honore ton ardeur et civique et guerrière ;
Je te suivrai de loin dans ta belle carrière :
Dès l'enfance tous deux instruits à nous chérir,
Partageant nos chagrins, afin d'en moins souffrir,
Quel que soit l'avenir que le sort nous prépare,
Que la gloire ou la mort jamais ne nous sépare.
Sans élever trop haut nos vœux ambitieux...
Mais l'envoyé du roi se présente à nos yeux.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VITELLIUS, MAMILIUS, SOLDATS qui restent au fond de la scène.

MAMILIUS.

Votre rencontre ici m'est d'un heureux présage,
Vaillans fils de Brutus. Le but que j'envisage
Est de rendre aux Romains une solide paix,
Et vous seconderez les efforts que je fais.

TITUS.

Nous sommes des soldats; nous dépendons d'un père.

TIBERIUS.

Nous désirons la paix, mais sans craindre la guerre.

VITELLIUS, à Titus et Tibérius.

Écoutez-moi tous deux. Dès leurs plus jeunes ans,
Les enfans de ma sœur ont été mes enfans;
J'ai quelque droit peut-être à votre confiance;
Croyez-en les conseils de mon expérience.
Ce jour va voir entre eux les Romains divisés.

Dans ce flux et reflux des partis opposés,
La main de la Fortune, au hasard, va répandre
Les rangs, les dignités, et tous vont y prétendre.
Déjà, le savez-vous? au sein des légions,
Plusieurs chefs respectés, tribuns, centurions,
A Tarquin ont osé se déclarer fidèles;
Dès-lors le peuple en eux a dû voir des rebelles;
On va de leurs emplois sans doute disposer;
Ainsi, l'occasion veut vous favoriser.
Sachez vous emparer de ces honneurs insignes:
Votre premier combat vous en a rendus dignes:
Quand les fils de Brutus à leur choix vont s'offrir,
Les Romains d'un refus n'oseraient vous flétrir.

TITUS.

Viens, mon frère; courons parmi tous ces orages
De nos nobles amis recueillir les suffrages,
Et d'honneurs mérités, revêtus par leurs mains,
Justifier le choix et l'espoir des Romains.

(Titus et Tibérius sortent.)

SCÈNE VI.

VITELLIUS, MAMILIUS, Soldats.

VITELLIUS, regardant sortir les jeunes gens.

Ils font ce que je veux!... leur jeunesse imprudente
Saisit l'appât trompeur qu'exprès je lui présente!...

MAMILIUS.

Noble Vitellius, le roi qui vous connaît,
M'avait recommandé de vous voir en secret.
Le hasard nous sert bien. Hâtez-vous de me dire

Ce que devient ce peuple en son fatal délire.
Les fruits les plus communs de la rebellion
Sont les excès, le trouble et la confusion.
La ville est-elle en proie aux flammes, au pillage?

VITELLIUS.

Non. Brutus à son gré forme et calme l'orage;
Il s'avance au milieu du tumulte et des cris;
Il parle, et l'on se tait; il soumet les esprits:
Chef actif, vigilant, et magistrat sévère,
Ce fou qu'on dédaignait est un dieu qu'on révère.
Toutefois, nous saurons renverser ses projets;
Le roi conserve encor de fidèles sujets.
Étouffons les fureurs de cette multitude;
Leur liberté serait pour nous la servitude;
Plutôt à mille morts nous sommes résolus!

MAMILIUS.

C'est contre nos avis que ce fougueux Sextus
A tenté cette attaque imprudente, inutile;
Je l'ai suivi de près. Sous un front moins hostile,
J'apporte des projets, du roi même approuvés,
Dangereux, s'ils ne sont promptement achevés.

VITELLIUS.

Dès ce soir, nous pouvons, par la porte Sacrée,
De Rome à vos soldats faciliter l'entrée;
L'un des Aquilius y commande, et sa foi,
Aussi bien que la mienne, est toute entière au roi.

MAMILIUS.

Tarquin, par politique, et même par prudence,
A la sévérité veut joindre la clémence,
Se hâter d'exercer des actes rigoureux,

Et proclamer ensuite un pardon généreux.
Qu'un seul jour soit marqué par d'effrayans supplices.
Ne frappons que les chefs; et quant à leurs complices,
Il en est que le roi souhaite d'épargner;
Pour ne point les punir, il faudrait les gagner.

VITELLIUS.

J'ose vous l'avouer; j'avais songé moi-même
A sauver, s'il se peut, des coupables que j'aime:
Titus, Tibérius....

MAMILIUS.

Qui le peut mieux que vous?
Sachez les détromper; qu'ils se joignent à nous;
Ils pourront nous prêter un secours bien utile:
Ces deux noms à leur suite en amèneront mille;
Je vous dirai bien plus; nous ne pouvons sans eux
Obtenir un succès qui réponde à nos vœux.
Ils mènent à leur gré la jeunesse romaine;
Il faut que votre adresse à tout prix les entraîne.

VITELLIUS.

Les rendre à la raison est mon plus cher désir;
Mais.....

MAMILIUS.

Nous en parlerons ailleurs plus à loisir;
Car ce lieu n'est pas sûr, et je vois qu'on s'assemble:
Attendons le moment d'être introduits ensemble.

VITELLIUS.

Venez, éloignons-nous, et laissons en ces lieux
S'amasser de Brutus le peuple factieux.

(Ils sortent; les soldats qui sont entrés avec eux les suivent. Le peuple commence à se rendre sur la place.)

SCÈNE VII.

(Le peuple s'assemble. Les consuls paraissent, précédés de leurs douze licteurs; ils montent sur leur tribunal, et s'asseient dans leurs chaires curules. Les licteurs se rangent au pied du tribunal. Le peuple est répandu dans le Forum.)

BRUTUS, COLLATIN, MÉNÉNIUS, MUTIUS, VALÉRIUS, PEUPLE.

BRUTUS.

Romains, nobles auteurs d'une grande entreprise,
Fiers de la liberté que vous avez conquise,
Aux mains de vos consuls votre honorable choix
A commis le devoir d'exécuter vos lois.
Du suprême pouvoir les marques imposantes,
Les licteurs, les faisceaux, les haches menaçantes,
Sans nous enorgueillir, marcheront devant nous:
De vous vient le pouvoir; nous l'emploîrons pour vous.
Déjà, vous le savez, une troupe vaillante
Aux amis de Tarquin a porté l'épouvante,
Et de nos sacrés murs leur a fermé l'accès:
Mes deux fils ont eu part à ce premier succès;
Et, d'un autre côté, Collatin va vous dire
Comment vous a servis le zèle qui l'inspire.

COLLATIN.

Je guidais dans la plaine et hors de nos remparts
Cinq cents braves guerriers prêts à tous les hasards:
Sachez ce qu'a produit notre heureuse sortie.
Nous marchions à pas lents sur la route d'Ostie;
Deux légions se sont offertes à nos yeux,
Des drapeaux du tyran déserteurs glorieux.

Nous volons au-devant de ces Romains fidèles;
Ils nous ouvrent leurs rangs, nous nomment leurs modèles,
Les fondateurs de Rome et de la liberté:
Un désordre touchant a soudain éclaté;
On s'embrasse en pleurant, on se mêle, on s'écrie:
Périssent les tyrans! et vive la patrie!
Nous revenons ensemble, unis et triomphans,
Et Rome dans son sein reçoit tous ses enfans.

MUTIUS.

Honneur à Collatin!

COLLATIN.

Honneur à Rome libre!

MENENIUS.

Remercions les dieux qui veillent sur le Tibre!

LE PEUPLE.

Oui! gloire aux dieux! à Rome!

BRUTUS.

Écoutez maintenant:
Peuple, vous allez rendre un décret important.
Tarquin en ce moment vous députe son gendre:
Nous avons en public résolu de l'entendre:
Mamilius va donc devant vous être admis;
J'ignore ce qu'il veut et ce qu'il s'est promis;
Vos consuls seulement ont vu dans ce message
Au peuple souverain un véritable hommage.
Le superbe Tarquin s'humilie en effet,
Et de votre justice il attend son arrêt.
Aux bords fameux du Nil, des savans et des sages
Ont mis au premier rang de leurs plus saints usages,
De faire à leurs rois morts subir un jugement.
Si, du maintien des lois occupé constamment,

Dans le bonheur public le prince a mis sa gloire,
Un tombeau magnifique illustre sa mémoire;
Mais lorsqu'il a suivi des conseils oppresseurs,
On refuse à son corps les funèbres honneurs;
Un opprobre éternel punit sa tyrannie;
Son nom reste marqué d'un sceau d'ignominie.
Cet exemple est sublime; il doit vous diriger;
Mais c'est un roi vivant que vous allez juger.
Licteurs, avertissez l'envoyé; qu'il paraisse.

(Quatre licteurs sortent.)

MENENIUS.

Défions-nous surtout de sa perfide adresse.

VALERIUS.

Brutus, tous les Romains, assurés de ta foi,
Pour répondre en leur nom, se reposent sur toi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, quatre LICTEURS précèdent MAMILIUS, qui entre accompagné par VITELLIUS.

BRUTUS.

Mamilius, tu vois Rome libre et puissante.
La majesté du peuple à tes yeux est présente;
Tu peux parler.

MAMILIUS.

Romains, le roi Tarquin....

MUTIUS.

Tais-toi.
Oses-tu devant nous le nommer encor roi?

UNE PARTIE DU PEUPLE.

Il ne l'est plus.

MUTIUS.

Ce nom excite ma colère.

MAMILIUS.

Je dirai donc : Tarquin, votre ami, votre père....

VALERIUS.

Quel père !

MUTIUS.

Quel ami !

TITUS.

Laisse ces titres vains;
Le père de Sextus ne l'est pas des Romains.

BRUTUS.

Il le faut écouter; la justice l'exige :
On pourra lui répondre ; écoutez-le, vous dis-je.

MAMILIUS.

Romains, daignez m'entendre, et gardez de penser
Qu'ici Mamilius songe à vous offenser.
Je sais ce que le ciel, qui donne la victoire,
Promet à vos neveux de grandeur et de gloire.
Ce grand peuple m'imprime un trop juste respect.
Le gendre de Tarquin peut vous être suspect;
Mais j'atteste des dieux l'assemblée immortelle
Que ma bouche n'a point de parole infidelle,
Et que jamais le sort, quels que soient ses retours,
Ne pourra m'enseigner de coupables détours.
Romains, puissent les dieux, malgré leurs injustices,
Ne point vous retirer leurs bontés protectrices !
Puissent-ils écarter les maux que je prévoi !
Vous vous croyez heureux de n'avoir plus de roi ;
Mais d'un pouvoir sacré le légitime usage
Vaut mieux....

MENENIUS.

C'est trop souffrir un perfide langage;
Quitte, Mamilius, cet artifice vain.
Penses-tu nous conduire à regretter Tarquin?

VITELLIUS monte à la tribune.

Romains, peut-on parler? m'est-il permis de dire
Ce que votre danger, ce que l'honneur m'inspire?....

LE PEUPLE.

Oui!... parlez.

VITELLIUS

Je respecte en toi, Ménénius,
Le rang de sénateur, ton âge, tes vertus:
Mais pourquoi t'emporter? que sert la violence?
A rappeler Tarquin je conçois qu'on balance;
Mais s'il reste en exil, sans vouloir nous flatter,
Les plus sanglans débats sont tout près d'éclater.
Que d'un tel avenir Rome se garantisse;
Du monarque d'abord implorons la justice:
Si Sextus est coupable, il saura le punir;
Déjà de sa présence il vient de le bannir;
Que ne puis-je, écartant la triste défiance,
Du peuple et de son roi renouer l'alliance!

VALERIUS.

Qu'ose-t-il proposer?

VITELLIUS.

La paix, amis, la paix.

MUTIUS.

La paix avec Tarquin?

VITELLIUS.

Sans doute.

MENENIUS.

Non, jamais.

(Bruit parmi le peuple. Le grand nombre répète : *Jamais! jamais!* Quelques voix crient : *La paix!* Tumulte.)

BRUTUS

Chacun peut librement exprimer sa pensée;
La vérité jamais ne sera repoussée.
(Au peuple.)
Parle, Vitellius... Ne l'interrompez plus.

VITELLIUS.

Vous voulez deux consuls pour une année élus!
Du trône protecteur en brisant la barrière,
A mille ambitieux vous ouvrez la carrière;
Combien d'hommes nouveaux, que tout doit exciter
Sur l'empire à l'envi vont se précipiter!
Vous verrez dans vos murs vingt factions rivales
Nourrir de votre sang leurs discordes fatales :
Craignez, au lieu d'un roi, mille petits tyrans
Naguère vos égaux et sortis de vos rangs,
Enivrés d'une injuste et soudaine opulence,
Et d'un faste orgueilleux étalant l'insolence,
Craintifs, capricieux, l'un de l'autre jaloux :
Pour ces maîtres honteux divisés entre vous,
Dévorés des excès d'une affreuse licence,
Regrettant, mais trop tard, une sainte puissance
Qui vous eût délivrés de ces cruels fléaux,
Vous vous repentirez d'avoir fait tous vos maux;
Vous connaîtrez alors qu'un roi, fût-il sévère,
N'est point un ennemi; c'est bien plutôt un père :
Nous goûtons le repos quand il veille pour nous;
Tous sont libres; lui seul est l'esclave de tous.

(Moment de silence.)

MAMILIUS.

J'ajouterai, Romains, à ce discours si sage,
Que vous aimez la gloire et prisez le courage!
Et c'est le roi Tarquin qu'on ose condamner!
Quel autre à la victoire a mieux su vous mener?
Aussi brave soldat qu'habile capitaine,
Ses armes ont accru la puissance romaine;
La fortune jamais n'a trahi sa valeur;
Dès demain dans Ardée il entrera vainqueur :
Les tributs étrangers ont grossi vos richesses :
Combien ses nobles mains ont versé de largesses!
Par d'utiles travaux signalant sa grandeur
Il a de notre Rome augmenté la splendeur;
Les prodiges des arts sont nés à sa parole;
Et ce beau monument, l'auguste Capitole
Que son génie avait commencé d'élever,
Lui refuserait-on l'honneur de l'achever?
Un grand nombre de chefs ne fait souvent que nuire;
Le pouvoir partagé tend à s'entre-détruire :
Un seul peuple, un seul prince, un seul état enfin,
C'est ce que vous voulez, c'est ce que veut Tarquin;
Et par là seulement, le temps et les années
Verront Rome accomplir ses hautes destinées.

UN HOMME DU PEUPLE.

Il a fort bien parlé.

MUTIUS.

Fort mal, je le soutien.
Qui parle pour tromper ne parle jamais bien.

UN AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Je l'approuve.

UN AUTRE.

Paix donc !

LE PREMIER.

Le roi !...

LE SECOND.

La république !...

VALERIUS

Paix !... Brutus veut parler.

LE PREMIER.

Qu'il parle.

MUTIUS.

Qu'il réplique.

BRUTUS.

Vous avez entendu de captieux discours,
Romains, je n'en ai pas interrompu le cours;
En contraignant mon cœur, en gardant le silence,
J'ai fait, je l'avoûrai, preuve de patience :
A peine loûrait-on notre grand Romulus
Autant qu'on a loué ce roi... qui ne l'est plus !
Que dis-je ? il n'a jamais été roi légitime :
Nos aïeux ont tenu pour constante maxime
Quenul ne peut saisir le timon de l'État
Sans le consentement du peuple et du sénat.
Par nos six premiers rois cette règle observée,
En despote insolent Tarquin seul l'a bravée;
Consommant sous nos yeux l'attentat le plus noir,
Il s'est comme un brigand emparé du pouvoir ;
Et depuis, quelles lois n'a-t-il pas violées ?
Le Forum a cessé de voir vos assemblées.
Combien de sénateurs, hélas ! trop généreux,

Ont payé de leur tête un avis courageux!
Le cruel, ressentant et répandant la crainte,
Repoussait la prière et punissait la plainte,
Et par ses délateurs épiant nos soupirs,
S'efforçait d'étouffer jusqu'à nos souvenirs.
L'attentat de Sextus a comblé la mesure;
C'en est fait, Rome enfin bannit leur race impure;
Et nous donnons l'exemple aux peuples mécontens,
Aux peuples par les rois dévorés trop long-temps.

MUTIUS.

Bien; courage, Brutus!

BRUTUS.

On cherche à vous surprendre;
Mais quel piége grossier a-t-on osé vous tendre!
On vous promet la paix, un règne paternel!
Tarquin a tout-à-coup changé de naturel;
C'est un nouveau Numa que vous aurez pour guide.
Le superbe! à présent il est humble et timide;
Mais sous son joug encor consentez à rentrer,
Vous reverrez bientôt le tyran se montrer.
La leçon du malheur aux rois est inutile;
Rien n'abat, rien n'instruit leur orgueil indocile;
Et ces esprits hautains croiraient s'humilier,
S'ils avaient le bonheur d'apprendre ou d'oublier.
Qu'on vante de Tarquin les talens, le génie,
Qu'il ait de quelque éclat paré la tyrannie,
J'y consens; mais on sait, s'il a fait quelque bien,
Qu'enivré de lui seul il nous comptait pour rien,
Et toujours plus tyran après chaque victoire,

Il nous tenait courbés sous le poids de sa gloire.
Ces troubles, ces débats qu'on vous a tant promis,
S'ils sont à redouter, c'est pour nos ennemis:
D'un peuple libre et fier les utiles orages
Affermissent les cœurs, retrempent les courages.
Que Tarquin contre nous soulève tous les rois,
Qu'ils s'unissent ensemble et s'arment à la fois;
Pour nous la liberté, garant de la victoire,
Par un pacte éternel est liée à la gloire.

TITUS.

Nous combattrons encor!

TIBERIUS.

Viennent les ennemis!
Ils seront terrassés et leurs États soumis:
Les dieux à notre Rome ont promis leur conquête.

BRUTUS.

Je vois à prononcer que l'assemblée est prête.
Est-il quelqu'un encor qui demeure incertain
Ou qui veuille parler et défendre Tarquin?

UN HOMME DU PEUPLE.

Non; personne, Brutus.

LE PEUPLE ENTIER.

Non, non, Brutus; personne.

BRUTUS.

Voici donc par ma voix ce que le peuple ordonne:
Tarquin avec les siens sans retour est banni,
Et l'absolu pouvoir à jamais aboli.
Ce décret nécessaire, auguste, irrévocable,

Nous fonde une autre Rome : elle sera durable.
O mes concitoyens ! il en est parmi vous
Qui, n'étant pas présens, n'ont pu se joindre à nous,
Quand nous avons prêté le serment unanime
De chasser les tyrans et de punir le crime.

UN HOMME DU PEUPLE.

Consuls, entendez-nous répondre à votre appel :
Nous prêtons devant vous le serment solennel
De ne souffrir jamais ce roi que Rome abhorre.

UN AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Nous qui l'avons juré,

UNE PARTIE DU PEUPLE avec lui.

Nous le jurons encore.

(Bruit d'approbation parmi le peuple.)

BRUTUS.

Eh bien ! Mamilius, tu venais dans ces lieux
Observer nos desseins d'un regard curieux :
Te voilà satisfait, et tu dois nous connaître.
Tu pourras dévoiler nos secrets à ton maître,
Et publier partout que, bravant leur fureur,
Rome a pour les tyrans une invincible horreur !
Retourne vers Tarquin; que ton récit fidèle
Lui porte le signal d'une guerre éternelle.

MAMILIUS, vivement.

Vous voulez donc la guerre?.. Eh bien!..

(Se reprenant.)

Mais non, Tarquin
Sait souffrir et braver un injuste destin.

Rome un jour connaîtra ce prince qu'elle exile :
Chez le roi d'Étrurie il espère un asile,
Et son cœur généreux, qui se confie au temps,
Dans ses sujets trompés aime encor ses enfans.
Puissent-ils être heureux sous un nouvel empire!
Il ne me reste plus que deux mots à vous dire :
Tarquin a dans vos murs des trésors précieux,
Héritage sacré qu'il tient de ses aïeux;
On lui ravit ses droits, sa grandeur, sa couronne;
Mais ses biens, faudra-t-il qu'il vous les abandonne?
Je viens les réclamer : lui seront-ils rendus?

BRUTUS.

Ces fruits de nos travaux, par nos sueurs accrus,
Nous pourrions justement refuser de les rendre :
C'est son bien que le peuple a le droit de reprendre.
N'importe; avec plaisir nous les abandonnons;
Un tyran les estime, et nous les dédaignons.
Rome est encor de brique, et le chaume la couvre :
Quand de gloire pour elle un nouveau siècle s'ouvre,
Elle sait estimer les véritables biens;
Il lui faut, au lieu d'or, des mœurs, des citoyens.
Emporte ces trésors; quitte les bords du Tibre.
Rome veut rester pauvre, afin de rester libre.
Tu peux partir.

(Bruit d'approbation parmi le peuple. — Brutus se lève, et Collatin avec lui. — Brutus continue :)

Et nous, Romains, allons aux dieux
Dans leur saint temple offrir nos vœux religieux.
Ah! si de nouveaux fers Rome est jamais flétrie,
Dieux puissans! dieux vengeurs! délivrez ma patrie

Par la main d'un Brutus, d'un de mes descendans,
Et que mon nom toujours soit fatal aux tyrans!

(Brutus et Collatin descendent du tribunal, et sortent précédés des douze licteurs. Ils sont suivis de Titus, Tibérius, Ménénius, Valérius, Mutius, etc., et de tout le peuple, qui court en foule sur leurs pas.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un quartier de Rome peu fréquenté, sur le mont Esquilin. — On voit la maison de Vitellius sur l'un des côtés de la scène, mais à une certaine distance.

SCÈNE PREMIÈRE.

VITELLIUS, MAMILIUS.

VITELLIUS.

Venez; éloignons-nous, et quittons mes portiques;
Je crains des délateurs sous mes toits domestiques.
Sur le mont Esquilin, ce lieu peu fréquenté,
Permet à nos discours entière liberté.
De Brutus croyez-vous la victoire assurée?

MAMILIUS.

Son règne criminel aura peu de durée;
Laissons-le s'applaudir des insolens transports
D'un ramas de mutins et de leurs vains efforts;
Sur la place publique il reçoit leurs hommages,
Il essuîra demain leur haine et leurs outrages.
Nous avons vu tous deux, en des lieux différens,
La véritable Rome et ses purs sentimens.
Du roi sur nos amis le juste espoir repose;

Tous ont signé l'écrit qui les lie à sa cause.
Mais que m'apprendrez-vous des deux fils de Brutus?

VITELLIUS.

Peut-être ce moment nous a livré Titus :
Je l'ai, vous le savez, flatté de l'espérance
D'obtenir les honneurs conquis par sa vaillance;
Un refus insultant armera son courroux,
Et son orgueil blessé viendra se joindre à nous.
Parmi les plus fougueux des meneurs populaires,
J'ai des agens secrets et des voix mercenaires....

MAMILIUS.

Le ciel à nos desseins envoie un autre appui.
Arons est de retour dans nos murs.

VITELLIUS.

Arons!... lui!...
Se peut-il?

MAMILIUS.

D'un soldat l'armure le déguise;
Invisible aux mutins, il sert notre entreprise;
C'est par lui que je veux gagner Tibérius.
Je l'ai conduit d'abord chez les Aquilius.
Là, des patriciens l'élite réunie
Rappelait à grands cris la royauté bannie.
Vers ce peuple insolent, qui se croit souverain,
Le roi ne doit venir que la foudre à la main,
Disaient nos conjurés; mort à qui nous outrage!
Arons sur son ami voit gronder cet orage,
Et, pour l'en garantir, tremblant de son danger,
D'un parti qui succombe il va le dégager.

VITELLIUS.

Voulons-nous l'entraîner aussi bien que son frère?

Tous deux avec excès idolâtrent leur père;
C'est en les alarmant pour Brutus, pour ses jours,
Qu'on pourra se flatter d'obtenir leur secours!
Oui, c'est-là de leur cœur l'endroit le plus sensible.

MAMILIUS.

Nous devons maîtriser leur jeunesse flexible.
Voici Tibérius.... Parlez-lui le premier....
Soyez prudent.... à vous il va se confier....
Rejoignez-moi bientôt.

(Il s'éloigne au fond du théâtre, et attend Vitellius.)

SCÈNE II.

TIBÉRIUS, VITELLIUS.

TIBERIUS, en entrant, à part.

Je ne le crois qu'à peine!
Lui, dans Rome!.... il courrait à sa perte certaine!....
(A Vitellius.)
Ah! seigneur, qu'à propos je vous rencontre ici!....
Je vous cherchais.

VITELLIUS.

Et moi, je te cherchais aussi!....
Dans ce temps de danger, de triste incertitude,
Les amis l'un pour l'autre ont de l'inquiétude!....
Que fait ton frère?....

TIBERIUS.

Il a, par vous-même excité,
Recherché les honneurs dont vous l'aviez flatté....
Peut-être au Champ-de-Mars il les poursuit encore!...

Mais moi, si vous saviez quel chagrin me dévore !....

VITELLIUS.

Qu'est-ce donc ?....

TIBERIUS.

J'ai cru voir, j'en suis encor frappé,
Arons lui-même, Arons !....

VITELLIUS.

Tu ne t'es pas trompé !....
Je sais qu'il est dans Rome.

TIBERIUS.

O ciel !.... qu'y vient-il faire ?...

VITELLIUS.

Te revoir, t'embrasser. J'ai promis de me taire.
Arons est ton ami; je ne puis le haïr;
Je ne descendrai pas jusques à vous trahir.
Après tout, un seul jour voit changer la fortune ;
On connaît de ses jeux l'inconstance commune.

TIBERIUS.

Quel est donc ce discours ?.... qui peut vous l'inspirer ?

VITELLIUS.

Je vois le prince.... Adieu; je vais me retirer.
Je ne troublerai point cette tendre entrevue.
Je vous laisse.

(Il rejoint Mamilius et sort avec lui.)

SCÈNE III.

TIBÉRIUS, ARONS.

TIBERIUS.

Oui, c'est lui ! que mon âme est émue !
Cher Arons !....

ARONS.

Mon ami !....

TIBERIUS.

C'est toi !.... Dans quel dessein ?....

ARONS.

O bonheur ! laisse-moi te presser sur mon sein.

TIBERIUS.

Toi, dans Rome ? Est-il vrai ? Fuis. Quel espoir t'anime ?
Viens-tu te dévouer et périr en victime ?

ARONS.

C'est pour toi que je viens; j'accours pour te sauver.
Quels que soient les périls, j'oserai les braver.
Sous ce déguisement je me cache aux rebelles.
Il est, il est encor des citoyens fidèles
Attachés pour la vie à leur vrai souverain
Qui dans Rome en secret m'ont ouvert le chemin.

TIBERIUS.

Des traîtres oseraient !.... Arons, que veux-tu dire ?

ARONS.

J'espère t'arracher à ton fatal délire.
Je te l'ai déjà dit, c'est pour toi que je viens;
Et tes périls, crois-moi, sont plus grands que les miens.

J'ai trouvé dans ces murs un dévoûment sincère
Aux droits sacrés du trône, à mon glorieux père.
Le roi me suit de près; on le veut, on l'attend,
Et la révolte touche à son dernier instant.

TIBERIUS.

Se peut-il?.... Et qui donc?....

ARONS.

Je conçois ta surprise!....
Et si je te nommais les chefs de l'entreprise!....
M'aimes-tu?....

TIBERIUS.

Si je t'aime?.... à la vie, à la mort.

ARONS.

Prouve-le donc; seconde un généreux effort.
Entre dans nos projets; l'honneur te le commande.

TIBERIUS.

M'oses-tu bien, Arons, faire cette demande?
Je suis fils de Brutus; ma loi, ma volonté
Est de briser un joug odieux, détesté.
De trahir mes sermens me croirais-tu capable,
Sais-tu qu'en t'écoutant je suis déjà coupable?
Qu'à tout autre que toi, s'il m'eût dit ce dessein,
Je n'aurais répondu qu'en lui perçant le sein?

ARONS.

Et voilà l'amitié que me jurait ta bouche!
Ingrat Tibérius, âme dure et farouche!
Ah! de tous mes malheurs le plus grand aujourd'hui,
C'est de m'être trompé, comptant sur ton appui.
Qu'à ce refus cruel j'étais loin de m'attendre!
Hélas! combien de fois, dès l'âge le plus tendre,
Au récit des vertus nous enflammant tous deux,

Nous voulions imiter ces mortels généreux,
Héros de l'amitié, cœurs sublimes et rares!
Près d'un autel sanglant, chez des peuples barbares,
L'un, pour sauver l'ami qu'a condamné le sort,
Lui dérobe son nom, veut usurper sa mort;
L'autre dans les enfers dont il brave la haine
Accompagne un ami qu'un fol amour entraîne:
Noble union que rien ne peut rompre jamais!
Beau transport!.... C'est ainsi, cruel, que je t'aimais!
S'il m'eût fallu vivant descendre aux noirs abîmes,
Si ta bouche avait pu me commander des crimes,
Tels sont pour moi les droits, les devoirs des amis!
Oui, je sens qu'à ta voix je les aurais commis.

TIBERIUS.

Ah! ne m'accable pas d'une injuste colère!
Épargne ma tendresse. Ah! que n'es-tu mon frère!

ARONS.

C'est toi qui ne veux pas être aujourd'hui le mien!
Que n'es-tu fils du roi!

TIBERIUS.

Que n'es-tu citoyen!

ARONS.

Eh quoi!.... je ne pourrai vaincre ta résistance?
Je croyais avec toi n'avoir qu'une existence.
Tu pleures!.... Par ton cœur n'es-tu pas averti
Qu'une part de toi-même est dans l'autre parti?....
Mon cher Tibérius!....

TIBERIUS.

Plains-moi, plains ma misère.
Es-tu donc le seul fils qui se doive à son père?

ARONS.

Eh! c'est ton père aussi pour qui tu dois trembler
C'est lui-même avec toi que tu vas immoler!
Car ne t'abuse pas.... à regret je te cache
Un secret dangereux.... l'amitié me l'arrache.
Des esprits turbulens, des rêveurs insensés,
D'autres par la misère au désordre poussés,
Voilà votre parti!... Juge de sa faiblesse :
Tandis que contre vous les chefs de la noblesse,
Leurs cliens, leurs amis, fermes dans le devoir,
Se sont tous ralliés à l'antique pouvoir.
Toutefois, j'obtiendrai, je t'en fais la promesse,
La grâce d'ennemis dont le sort t'intéresse.
Des châtimens qu'ils ont, hélas! trop mérités,
Brutus et tous les tiens se verront exceptés;
Mais songe que bientôt je n'en serai plus maître....
Dès demain... dès ce soir... dans peu d'instans peut-être!
Si tu savais!... Hélas!... j'en ai déjà trop dit.

TIBERIUS.

A des rapports menteurs donne moins de crédit.

ARONS.

Des rapports!... J'ai tout vu, tout jugé par moi-même.
Tu vois pour qui je crains, et tu sais si je t'aime!
Accorde-moi ta vie, et la mienne... Rends-toi!...
Faudra-t-il qu'à tes pieds?...

TIBERIUS.

Cher prince, laisse-moi.
Je craindrais à la fin qu'une lâche faiblesse,
Indigne de tous deux, n'égarât ma tendresse.
Enfin, c'est mon devoir; il y faut persister.

La vertu quelquefois s'épuise à résister;
Le courage est de fuir, quand il est temps encore...
Adieu, mon cher Arons.

ARONS.

A l'ami qui t'implore,
Tibérius, accorde au moins quelques momens...
Songe...

TIBERIUS.

Rome et mon père ont reçu mes sermens.

ARONS.

L'amitié...

TIBERIUS.

Le devoir...

ARONS.

Ton danger...

TIBERIUS.

La patrie ...

ARONS.

Garde donc tes vertus, ou plutôt ta furie!
Je vois que sur ton cœur je n'ai plus de pouvoir...
Je te fuis... pour toujours... Il me reste un espoir...
Près de nos conjurés je cours à l'instant même...
Je vais les supplier d'épargner ce que j'aime...
J'en devrais moins attendre, ingrat! mais je prévoi
Qu'ils seront à mes pleurs plus sensibles que toi.
Tu vivras, ou je meurs.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE IV.

TIBÉRIUS seul.

Ah! cher prince!... Il me quitte!
Je ne me connais plus... un trouble affreux m'agite!

Arons... Rome... Brutus... objets chers et sacrés!
Vous régnez sur mon cœur, et vous le déchirez!...
Que résoudre?

SCÈNE V.

TIBÉRIUS, TITUS.

TITUS, à part, en entrant.

Voilà comment ils récompensent!
Voilà comment par eux les emplois se dispensent!
Ces honneurs que tantôt nous avions cru saisir,
Et dont Vitellius flattait notre désir,
Mon frère, on nous en prive!... on en fait les salaires
D'un Rullus, d'un Lénas, d'insolens prolétaires!..
Oui... le peuple est ingrat!.. J'aimais à le servir...
J'ai voulu les sauver.... mais ils veulent périr.

TIBERIUS.

Ah! je crains en effet que Rome ne périsse:
Je la vois chancelante au bord d'un précipice!..
Notre père lui-même est menacé!...

TITUS.

Brutus?...
Lui? qu'aurait-il à craindre? on chérit ses vertus.

TIBERIUS.

Je ne puis dévoiler un terrible mystère:
L'honneur, un saint devoir m'ordonne de me taire;
Mais il est trop certain que des complots secrets....

TITUS.

Qui donc aurait formé de perfides projets?..
Tu gardes le silence!.. et même avec ton frère!...

Mais d'où vient qu'à l'instant un ordre de mon père
Me prescrit d'éloigner l'envoyé de Tarquin?
Est-il le vil agent d'un complot clandestin?...
On est à sa recherche; ici je viens l'attendre.

TIBERIUS.

Notre père est absent : quel parti faut-il prendre?

TITUS.

D'abord j'obéirai; l'envoyé doit partir.
Quant au chagrin cuisant qu'ils m'ont fait ressentir,
De ces ingrats Romains quelle que soit l'offense,
S'ils courent des dangers, je vole à leur défense;
Je ne vois plus en eux que mes concitoyens;
Je ne trahirai pas mes sermens et les tiens;
Ils me retrouveront, malgré leurs injustices,
Prêt à me venger d'eux par de nouveaux services.

TIBERIUS.

Mon frère, j'ai pensé, j'ai parlé comme toi:
Je puis te l'avouer, on a tenté ma foi;
Par un côté bien tendre on l'a même éprouvée,
Mais je l'ai toute entière et pure conservée.

TITUS.

Tout notre espoir sitôt viendrait à succomber!...
Sous le joug des tyrans nous pourrions retomber!...
Non, non, Tibérius; je porte dans mon ame
L'amour de la patrie et l'honneur qui t'enflamme.

TIBERIUS

Quand je te vois dompter un trop juste courroux,
Je triomphe à mon tour du penchant le plus doux!
A se vaincre soi-même il faut mettre sa gloire;

Ce sera là toujours la plus belle victoire.

TITUS.

Remportons-la tous deux. Je jure entre tes mains,
Jure-le comme moi, de sauver les Romains.

TIBERIUS.

Je le jure, mon frère, et crois-en ma parole;
Il n'est rien qu'au devoir Tibérius n'immole.

TITUS.

Du héros glorieux dont nous tenons le jour,
Imitons les vertus et méritons l'amour.
Mais poursuis : tes discours semblaient me faire entendre
Qu'on trame des complots.....

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAMILIUS.

MAMILIUS.

Que vient-on de m'apprendre?
On veut hors de vos murs que je porte mes pas:
A ce manque de foi je ne m'attendais pas;
Rome m'avait promis....

TITUS.

Rome tient sa promesse.

MAMILIUS.

Cependant....

TITUS.

Des Tarquins les trésors, la richesse
Te seront renvoyés et suivront ton retour;
Mais il te faut partir, et partir dès ce jour.

MAMILIUS.

Par quel motif soudain ?

TITUS.

C'est Brutus qui l'ordonne.

MAMILIUS.

Cet ordre est une injure ; il n'a rien qui m'étonne :
Un pouvoir qui commence est toujours soupçonneux.
Mais puis-je franchement vous parler à tous deux ?
Vous ne voyez en moi qu'un ennemi, peut-être ;
Je veux vous détromper, me faire mieux connaître ;
Le gendre de Tarquin est Romain comme vous,
Et du bonheur public il n'est pas moins jaloux.

TITUS.

Quel est donc ce langage ? où doit-il nous conduire ?

MAMILIUS.

Tu ne le comprends pas ! ton frère peut t'instruire ;
Ose l'interroger, il sait de grands secrets :
Laisse-le t'éclairer sur vos vrais intérêts.

TITUS.

Qu'est-ce, Tibérius ?... Mais, en effet, toi-même
Je viens de te trouver saisi d'un trouble extrême,
Commençant un aveu sans pouvoir l'achever.

TIBERIUS.

Ah ! juge des tourmens que je dois éprouver.
Apprendras-tu, mon frère, avec un cœur tranquille
Qu'un des fils de Tarquin, Arons est dans la ville ?

TITUS.

Lui, ton ami ?

MAMILIUS.

Lui-même ; et s'il vient dans nos murs,
Ce n'est pas pour tramer quelques complots obscurs.
(A Tibérius.)
Tu l'as vu ; ses discours ont-ils fléchi ton âme ?

TIBERIUS.

Moi, fléchir!... je serais un parjure, un infâme?
Il est banni de Rome, et proscrit par la loi;
Je ne puis rien pour lui.

MAMILIUS.

Tu peux beaucoup pour toi,
Pour ton père et les tiens, et pour notre patrie;
Le moment est venu...

TITUS.

Cesse un discours impie,
Ou crains...

MAMILIUS.

Je ne crains rien, ma vie est dans vos mains;
Mais je vous parle au nom de tous les vrais Romains.
La cause de mon roi, cette cause sacrée,
Va triompher bientôt dans Rome délivrée...

TITUS.

Tu parlais autrement au peuple rassemblé:
Tarquin se soumettait à rester exilé;
Il trouvait un refuge à la cour d'Étrurie...

MAMILIUS.

Oui, mais tout est changé; cette aveugle furie
Qui tantôt remplissait le Forum de ses cris,
N'a pas heureusement troublé tous les esprits;
Rome entière n'est pas à ce point aveuglée.
A peine je venais de quitter l'assemblée,
Qu'on m'invite à me rendre en un lieu désigné:
J'y vois d'amis nombreux Arons environné;
Des partisans du roi l'élite révérée
A des conditions traitaient pour sa rentrée:
Le prince à leurs désirs s'est rendu sans effort;
On a réglé, souscrit un sage et noble accord....

TITUS.

Rompons cet entretien horrible, parricide :
Faisons charger de fers cet envoyé perfide....

TIBERIUS

Arons ! mon cher Arons ! que vas-tu devenir ?
Faut-il que je te livre ? et puis-je te trahir ?

MAMILIUS.

Pour ton illustre ami sois désormais sans crainte ;
Sa puissance dans Rome est hors de toute atteinte ;
Le retour de son père est prochain, assuré !...

TITUS.

Quel indigne Romain se serait parjuré ?...

MAMILIUS.

Vous ne le croyez pas ?... Eh bien ! sachez le reste.
Voulez-vous une preuve entière, manifeste,
Qui dissipe à l'instant vos doutes, vos soupçons ?...
Voyez l'écrit signé des plus illustres noms ;
Vous les connaissez tous....

TITUS prenant l'écrit et y jetant les yeux.

Ciel !... que vois-je ?... mon frère !...
Cet écrit nous dévoile un horrible mystère !...

(Il donne l'écrit à Tibérius.)

TIBERIUS.

Mes yeux me trompent-ils ?... les quatre Aquilius....
Paulus, Cotta, Varron, Messala, Marcius....
O honte ! je ne puis supporter cette vue !...

TITUS.

Rome aurait à pleurer sa liberté perdue !
J'ai peine à croire encor....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ARONS, VITELLIUS, plusieurs ROMAINS, tous en habit de guerre.

(Les Romains armés restent au fond de la scène.)

VITELLIUS, à Mamilius.

Cet écrit dans leurs mains!
Ainsi vous leur avez déclaré nos desseins?

MAMILIUS.

Ils savent tout.

VITELLIUS.

Eh bien?...

TIBERIUS.

Ciel!.. qui l'aurait pu croire?
Notre oncle est pour Tarquin!..

VITELLIUS.

Sans doute, et j'en fais gloire.
Ce jour va rétablir l'ordre et la royauté.
Voyez par nos amis notre prince escorté:
On l'honore, on le garde; il dispose, il ordonne;
Son jeune front s'essaie à porter la couronne.
Révérez avec nous le fils de notre roi.

ARONS.

Titus, Tiberius, amis, écoutez-moi.
Les momens nous sont chers: croyez-en ma franchise;
A traiter en son nom mon père m'autorise;
Il vient entre mes mains de mettre un grand pouvoir;

J'en ferai bon usage, et je sais mon devoir.
Acceptez le traité que j'ai daigné souscrire;
Joignez vos noms à ceux que vous venez de lire:
A ce prix votre père obtient sa sûreté;
Je le prends sous ma garde; il sera respecté.
Je le veux, je le puis; j'en donne ma parole.

TITUS.

Nous pourrions consentir?... Frappez! qu'on nous immole!
Mais n'espérez jamais....

VITELLIUS, aux jeunes gens.

Pouvez-vous balancer?...

ARONS.

Et toi, Tiberius, peux-tu la repousser,
Cette main d'un ami qui cherche encor la tienne?
Souffre qu'elle te guide et qu'elle te soutienne.

TIBERIUS.

Quel secours?... à quel prix ose-t-on nous l'offrir!

MAMILIUS.

Puisque son frère et lui s'obstinent à périr,
Prince, abandonnez-les.

VITELLIUS.

Insensés que vous êtes!
Songez-vous que la foudre est déjà sur vos têtes!
Brutus, et votre mère, et votre sœur, et vous,
Vous êtes menacés d'inévitables coups.
Impatiens d'agir, nos amis nous attendent:
Venez, prince, donner le signal qu'ils demandent.
Hâtons-nous: le succès ne peut nous échapper:
Les consuls sont absents: c'est l'instant de frapper.

TITUS.

O mon père !..

TIBERIUS.

O Brutus !.. quel péril te menace !...
Quoi ! ton sang !...

ARONS.

A ses fils je demande sa grâce.

VITELLIUS.

Qu'ils se hâtent du moins.

TITUS.

Quel est notre devoir ?

VITELLIUS.

Tous deux dans ma maison suivez-nous ; venez voir
Et juger par vos yeux ce qu'il vous reste à faire.

TIBERIUS.

Mon frère, que résoudre ?...

TITUS.

Où sommes-nous, mon frère ?...

TIBERIUS.

Ce moment est terrible !.. O dieux !.. éclairez-nous !...

TITUS.

Mon père !..

TIBERIUS.

Il va périr !..

ARONS.

Son sort dépend de vous :
Si vous l'aimez....

TITUS.

O ciel !... Faut-il ?...

VITELLIUS.

C'est trop attendre,
Prince !...

(Il va pour sortir.)

ARONS.

Vous le voyez!... je ne puis plus suspendre....

TIBERIUS, à Vitellius qu'il retient.

Seigneur!..

VITELLIUS

Il est trop tard!... Allez périr, ingrats!
Sortons.

(Il sort.)

MAMILIUS, aux deux frères.

Venez.

TITUS.

Mon frère!.. ah! ne les quittons pas.

(Titus est emmené par Mamilius; Tiberius l'est par Arons; ils suivent tous Vitellius et entrent dans sa maison; les autres Romains y entrent après eux.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Brutus. — On voit, sur l'un des côtés, un autel et les figures des dieux Pénates. — Le feu sacré brûle sur l'autel.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, TIBÉRIUS.

TITUS.

O mon frère ! cachons tes craintes et mon trouble.

TIBERIUS.

Eh ! comment les cacher ? chaque instant les redouble.
D'où viennent ces terreurs ? Serais-je criminel ?
Je revois en tremblant le foyer paternel.
O ciel ! devant Brutus oserai-je paraître ?

TITUS.

Mon frère, ainsi que toi, j'ai peine à me connaître ;
Je suis comme oppressé d'un douloureux sommeil ;
Mes songes sont affreux, et je crains le réveil.

TIBERIUS.

Rassurons-nous, mon frère; où serait notre crime ?

Nous marchions incertains sur le bord d'un abîme;
Nos amis l'ont fermé!...

TITUS.

Je le crois!... Cependant
Comment ont-ils sur nous pris un tel ascendant?
Par quel art à leur but ont-ils su nous conduire?...

TIBERIUS.

Ils voulaient nous servir, et non pas nous séduire!...
Pourquoi les soupçonner?...

TITUS.

Il n'est plus temps enfin;
Mamilius s'éloigne; il reporte à Tarquin
Cet écrit, du traité le garant et le gage,
Que nous avons signé, qui tous deux nous engage.

TIBERIUS.

O mon frère! tu sais si j'avais souhaité
De voir dans mon pays fleurir la liberté!
Mais le ciel ne veut pas que ce dessein s'achève;
Il nous montre ce bien, et soudain nous l'enlève.
Mon père!... du trépas il fallait l'affranchir!...
Sous la nécessité nous avons dû fléchir.

TITUS.

Instruit par ses revers, crois que Tarquin lui-même
Usera mieux enfin de son pouvoir suprême:
Il promet d'être juste; il condamne Sextus:
D'Arons, son second fils, les touchantes vertus
Gouverneront un jour Rome heureuse et fidèle.

TIBERIUS.

Ma mère vient à nous.... ma sœur est avec elle.

TITUS.

Sachons dissimuler.

TIBERIUS.

Une mère ! une sœur !...
Tromper ces chers objets et leur fermer son cœur !...
Hélas ! jusqu'à ce jour de mensonge incapables,
S'il faut dissimuler, nous sommes donc coupables.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VITELLIE, JUNIE.

VITELLIE.

O mes fils ! à nos vœux vous êtes donc rendus !...
Hélas ! nous vous avons bien long-temps attendus ;
Et votre père aussi prolonge son absence !
Le jour touche à sa fin.... O ciel ! que la puissance
Avec elle souvent amène de chagrins !
Puisse-t-il échapper aux malheurs que je crains !
Ah ! puissent, cher Brutus, les dieux qui nous protègent,
Écarter loin de toi les périls qui t'assiégent !

TITUS

Ne craignez rien, les dieux l'ont voulu protéger.

TIBERIUS.

Désormais, pour mon père il n'est plus de danger.

JUNIE.

Cependant vous tremblez.... Quel trouble vous altère ?
Tu retiens des soupirs.... Tibérius !... mon frère !

TIBERIUS.

(A part.)

Rien ne doit nous troubler... Que je sais mal tromper !

JUNIE.

Tes yeux chargés de pleurs en laissent échapper.

VITELLIE, à Titus.

Ne nous déguisez rien.

TITUS.

O mère respectable !
Pour Brutus, pour les siens, ce jour fut redoutable :
Il ne l'est plus enfin ; le péril est passé,
Et le destin de Rome et le nôtre est fixé.
Plus que vous ne pensez nous vous avons servie;
Heureux de conserver une si chère vie !

VITELLIE.

Ah! vous me la rendez en me rendant l'espoir;
Mes fils, pour nous défendre, ont donc fait leur devoir ?

TITUS.

Ils ont rempli du moins, ma bouche vous l'assure,
Un devoir bien sacré, celui de la nature.

VITELLIE.

Ce sera mon époux, ce seront nos enfans
A qui nous aurons dû la chûte des tyrans !
Conservez cet esprit, ces vertus d'un grand homme,
D'un père.... Ah ! le voici, ce ferme appui de Rome.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BRUTUS, six LICTEURS au fond du théâtre.

BRUTUS.

Qu'il m'est doux, au déclin de ce jour glorieux,
De revoir ma maison, de saluer mes dieux,

De goûter le repos au sortir des alarmes!...
Ma femme, mes enfans!... O momens pleins de charmes!

VITELLIE.

O cher Brutus!

BRUTUS.

Enfin, nous voici réunis!
Approche-toi, Junie.... et vous aussi, mes fils!

(Il s'assied: sa famille l'entoure.)

JUNIE.

Hélas! ce jour, pour vous glorieux et prospère,
Je l'ai vu s'écouler sans embrasser mon père.
Je vois finir ce temps où libre, exempt de soin,
Des jeux de vos enfans complaisamment témoin,
Touché de notre amour, sensible à nos tendresses,
Vous daigniez bien souvent nous rendre nos caresses.

BRUTUS, embrassant sa fille.

T'en aimerai-je moins? pourrais-tu le penser?

JUNIE.

Non; mais à ce bonheur il faudra renoncer.
A peine verrez-vous votre triste famille:
Quittez le consulat et l'éclat dont il brille;
Demeurez parmi nous, ne cessez d'y jouir
D'un sort fait pour charmer et non pour éblouir.

BRUTUS.

Mes enfans, vous savez si mon cœur est sensible
A ces plaisirs touchans, à ce bonheur paisible;
Vous êtes mon amour, mon espoir, mon appui;
Mais Brutus est consul, Brutus n'est plus à lui.
Prends une âme plus forte et des mœurs plus austères,
Ma Junie; en un mot, sois digne de tes frères:
Ils aiment la patrie, ils sont ses défenseurs.

(Il se lève et aperçoit les licteurs.)

Mais que font en ces lieux ces faisceaux, ces licteurs
Aurais-je, sous mon toit, l'orgueil impopulaire
D'étaler l'appareil du pouvoir consulaire!
Est-ce à moi qu'appartient ce signe, cet éclat!
Le peuple seulement le prête au magistrat.
Au Forum, au sénat, je suis consul de Rome;
Ici, je suis Brutus, un citoyen, un homme.

(A sa famille.)

Sortez, licteurs. Et nous, soumis, reconnaissans,
Aux dieux de nos foyers offrons un pur encens.

(Il s'approche avec sa famille de l'autel des dieux pénates. Il brûle de l'encens.)

Dieux de Brutus, ô vous que sa famille adore,
Mes pénates sacrés! notre voix vous implore;
Vous avez vu long-temps nos muettes douleurs;
Vous étiez en secret confidens de nos pleurs:
Soyez-nous désormais indulgens et propices!
Que sous cet humble toit vos bontés protectrices
Sur des cœurs bien unis daignant toujours veiller,
Y gardent un bonheur que rien n'ose troubler!

VITELLIE, après avoir brûlé de l'encens.

O mes dieux! aux Romains accordez la victoire,
A Brutus un repos accompagné de gloire!
Puissions-nous tous les deux, parmi tous nos enfans,
Heureux de leur amour, atteindre nos vieux ans!
Et dans un même jour privés de la lumière,
Que de si chères mains nous ferment la paupière!

BRUTUS.

Vitellie, ah! tes vœux, tes désirs sont les miens.
Brutus se doit sans doute à ses concitoyens:
Mais le cœur du consul à qui Rome est si chère
N'en est pas moins le cœur d'un époux et d'un père.

VITELLIE.

Viens donc, ô le meilleur des pères, des époux,
Viens au repas du soir prendre part avec nous :
Attendant ton retour, la table paternelle
Ne nous a pas encor rassemblés autour d'elle.
Que le reste du jour puisse en paix s'écouler !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN SERVITEUR de Brutus.

LE SERVITEUR.

Le consul à l'instant demande à vous parler :
D'un important secret il faut qu'il vous instruise,
A-t-il dit.

BRUTUS

Que veut-il ?... Allez, qu'on l'introduise...
A cette heure ! en secret !... Ciel ! que dois-je penser ?

TIBERIUS, à part, à son frère.

O mon frère !

VITELLIE.

Avec lui nous allons vous laisser.
Des pères de l'État l'auguste confidence
D'inutiles témoins n'admet point la présence.
Mon sexe doit se plaire aux obscures vertus ;
Je sais m'y renfermer. Épouse de Brutus,
Je ne souhaite point une longue mémoire ;
J'ai vécu pour t'aimer ; c'est là ma seule gloire.
Adieu.

JUNIE, à Brutus.

Ne tardez pas.

BRUTUS

Non, non ; viens m'embrasser.

Adieu, mes fils... bientôt...

(Tous sortent, excepté Brutus.)

SCÈNE V.

BRUTUS, COLLATIN, deux LICTEURS au fond.

BRUTUS.

Que viens-tu m'annoncer?

COLLATIN.

Des malheurs! un revers épouvantable, extrême!
Je gémis, cher Brutus, sur Rome, sur toi-même;
Je frémis des horreurs qu'il faut te déclarer.

BRUTUS.

Collatin, à quels coups veux-tu me préparer?
M'éprouvez-vous, grands dieux? je suis prêt; je suis homme.
Dieux! gardez avant tout la liberté de Rome.

COLLATIN.

Elle était menacée.

BRUTUS.

O ciel!

COLLATIN.

Et des pervers
Conspiraient en secret pour nous remettre aux fers!
Un esclave a surpris leurs desseins parricides;
Il m'a tout révélé, je connais les perfides.

BRUTUS.

Quelques bruits en étaient jusqu'à moi parvenus;
J'ai conçu des soupçons, j'ai craint Mamilius;
Et cet ambassadeur (c'est ainsi qu'il se nomme)
Tantôt de sa présence a dû délivrer Rome,

Mes deux fils ont reçu cet ordre...

COLLATIN

J'en gémi;
Mais cet ordre important n'a point été rempli.

BRUTUS.

Est-il vrai?... Mais, poursuis.

COLLATIN.

O récit trop funeste!
Pourrai-je me résoudre à t'avouer le reste?

BRUTUS.

Achève; je le veux.

COLLATIN.

Que me demandes-tu?

BRUTUS.

Toute la vérité.

COLLATIN.

Rappelle ta vertu:
Ceux à qui l'amitié, le sang même te lie....

BRUTUS.

Va, je ne connais plus qui trahit la patrie.
Quels sont les conjurés?

COLLATIN.

Des Romains avilis;
D'abord Aquilius le père et tous ses fils,
Les premiers ont tramé ces complots détestables.
Les trois Vitellius....

BRUTUS.

O ciel! sont-ils coupables?

COLLATIN.

Frères de ton épouse, au lieu de t'imiter,
Tous les trois sous le joug s'allaient précipiter.

Qui sait même, qui sait si leurs vils artifices
N'ont pas dans ta maison trouvé quelques complices?
Qui sait... si tes deux fils?...

BRUTUS.

Quel coup m'as-tu porté?
Dans tout mon corps soudain mon sang s'est arrêté,
Glacé d'un froid mortel... Mais non, ma crainte est vaine,
Et les fils de Brutus ont une âme romaine.

COLLATIN.

Hélas! que n'est-il vrai! j'ai douté comme toi;
Les preuves m'ont enfin convaincu malgré moi.

BRUTUS.

Les preuves!.. En as-tu?

COLLATIN.

Sur le rapport fidèle
De l'esclave Vindex, citoyen par son zèle,
Au devant du danger d'abord j'ai dû courir;
Tu n'étais pas dans Rome; il me fallait agir.
Chez les Aquilius je vole donc moi-même;
Mon aspect imprévu leur cause un trouble extrême:
Les chefs des conjurés s'y trouvaient réunis;
Je les ai tous ensemble enveloppés, saisis;
J'ai surpris dans leur main un écrit bien coupable;
L'engagement formel, le serment exécrable
D'ouvrir Rome à Tarquin et de l'y recevoir,
De lui rendre, en un mot, le souverain pouvoir.

BRUTUS.

L'envoyé de Tarquin est dans les fers, sans doute?

COLLATIN.

Vers son maître, il avait déjà repris sa route;

Il avait quitté Rome, emportant avec lui
Le double de l'écrit que je tiens aujourd'hui.
Les traîtres, embrassant l'espoir qui les anime,
Ont de leur propre main deux fois signé leur crime :
L'un des écrits devait les obliger entre eux,
L'autre était pour Tarquin le garant de leurs vœux....
Je pleure.... je n'ai point ton courage inflexible....
Sois plus Romain que moi... vois cet écrit terrible...

(Il lui donne l'écrit.)

BRUTUS.

Donne. O ciel! ma main tremble, et mes yeux obscurcis...
Que vois-je? Il est donc vrai! Les derniers noms... Mes fils!..
Titus! Tibérius!.... O comble de misère!
Infortuné Brutus!.. meurs, meurs... tu n'es plus père...
Mais je suis citoyen, et j'en sais le devoir;
Je sais comme un consul doit user du pouvoir.
Licteur, allez chercher Titus avec son frère :
Qu'ils viennent devant nous.

(Un des licteurs sort.)

COLLATIN.

O ciel! que vas-tu faire?
Faut-il qu'en ta maison, en un destin si beau?...

BRUTUS.

Ma maison désormais, ami, c'est le tombeau :
Mais un motif sacré suspend ma dernière heure;
Il faut que Rome vive avant que Brutus meure.

COLLATIN.

Tu m'arraches le cœur... Ah! quels maux sont les tiens!
Ils ont presqu'effacé le sentiment des miens :
Mais peut-être tes fils pourront-ils se défendre :
Ecoute-les, leur sort de toi seul peut dépendre;
De ces affreux secrets on n'est point informé;

Par mes soins tout repose en l'ordre accoutumé.
Le peuple au point du jour se rendra sur la place,
Ne sachant point encor quel péril le menace.
Voici tes fils, hélas!....

BRUTUS.

Tu les nommes mes fils?....
Ils l'étaient : maintenant ils sont mes ennemis;
Puisqu'ils ont trahi Rome, ils méritent ma haine.

SCÈNE VI.

BRUTUS, COLLATIN; TITUS, TIBÉRIUS, amenés par un Licteur, LICTEURS.

BRUTUS.

Approchez, malheureux!

TIBERIUS.

Je me soutiens à peine.

TITUS.

Mon père! quels regards de douleur, de courroux!

TIBERIUS.

O mon père! tes fils tombent à tes genoux.

(Il va pour tomber à genoux; mais l'air sévère et irrité de Brutus le retient.)

BRUTUS.

Répondez au consul.

TITUS.

Tu nous glaces de crainte!

BRUTUS.

La loi vous interroge; elle défend la feinte....
Parlez donc : Êtes-vous des citoyens romains?

TIBERIUS.

Sans doute.

BRUTUS.

Avez-vous fait les sermens les plus saints
De ne fléchir jamais sous un joug détestable,
Sous Tarquin?... Répondez.

TITUS.

Il est trop véritable.

BRUTUS.

Avez-vous invoqué la mort et les tourmens
Contre ceux qui pourraient manquer à ces sermens?...
Répondez.

TIBERIUS.

Chaque mot, en déchirant notre âme,
Nous confond.

BRUTUS.

Cet écrit abominable, infâme,
Qu'un Romain ne peut voir sans en être indigné,
Le reconnaissez-vous et l'avez-vous signé?...
Répondez... Répondez.

TITUS.

Eh! que pouvons-nous dire?...
Notre amour pour un père... un instant de délire...

BRUTUS.

C'est assez : cet écrit décide votre sort,
Et vous avez signé votre arrêt et ma mort.

TIBERIUS.

A tes fils égarés montre un front moins sévère :
Leur crime justement excite ta colère;
Mais leur motif fut pur et peut la désarmer;
Tous deux ils n'ont failli que pour te trop aimer.

BRUTUS.

Vous m'aimiez... et ma honte eût été votre ouvrage.
Peut-on aimer Brutus et vouloir l'esclavage?

TITUS.

Adroit Mamilius! lâche et vil courtisan,
De fraudes, de complots dangereux artisan,
Avec quel art affreux sa tendresse perfide
Effrayait à dessein notre amitié timide:
Pour un père en danger, nous offrant ses secours,
Heureux, nous disait-il, s'il conservait ses jours!
De la soumission la plus faible apparence
Devait fléchir Tarquin et gagner sa clémence.

BRUTUS.

Qui! vous! fléchir Tarquin! lui paraître soumis!
Eh! qu'auraient fait de plus mes mortels ennemis?
La patrie à vos yeux était moins qu'un seul homme,
Et vous vendiez pour moi la liberté de Rome.
Avez-vous donc pu croire, après tant de sermens,
De rompre enfin nos fers, de chasser les tyrans,
Que si Rome en leurs mains retombait asservie,
Brutus pourrait le voir et supporter la vie?

TIBERIUS.

Ta magnanimité redoublait notre effroi,
Et nous avons voulu te sauver malgré toi:
Mais que nous étions loin de haïr la patrie;
C'est elle qu'avec vous vos deux fils ont chérie:
L'espoir de la servir, hélas! nous a perdus:
Nous avons vu partout des glaives suspendus;
La liberté naissante et bientôt renversée,
De son destin nouveau Rome déjà lassée;

Ses premiers citoyens n'ayant tous qu'une voix
Pour rappeler Tarquin et rentrer sous ses loix :
Vitellius enfin que notre cœur révère
Nous priant, nous pressant au nom de notre mère ;
Nous avons cru tous deux, en un péril si grand,
Que rien ne pouvait plus arrêter ce torrent,
Qu'il fallait, sans tenter des efforts inutiles,
Écarter les horreurs des discordes civiles,
Apaiser de ce roi les transports inhumains,
Et rendre son retour moins funeste aux Romains.

BRUTUS.

Insensés!... Un tyran qui reprend sa puissance
Est-il moins altéré de sang et de vengeance?
De quel frivole espoir vous êtes-vous flattés?
Des tigres en fureur attend-on des traités?
Vous me réserviez donc pour une mort affreuse,
Pour une mort infâme, et longue et douloureuse,
Moi qui, si mes projets tombaient anéantis,
Espérais un poignard de la main de mes fils?
Qu'avez-vous fait? O ciel!

TITUS.

Un crime involontaire :
Le remords y succède, et trop tard nous éclaire.

TIBERIUS.

Sois juste, tu le dois, sois consul et punis;
Mais tes fils aveuglés sont encore tes fils.
Pleurés de toi, la mort leur sera moins à craindre :
Que la loi nous condamne, un père peut nous plaindre.
A ses enfans trompés plutôt que criminels,
Il peut ouvrir son sein et ses bras paternels;

Il peut verser sur eux les pleurs de la nature :
Dans le fond de votre âme entendez son murmure ;
Montrez-vous notre père à nos derniers instans :
Les coupables mourront ; embrassez vos enfans !

TITUS.

Et notre mère, hélas! pourra-t-elle survivre
Au supplice honteux où notre erreur nous livre?
Consolez-la, mon père, apaisez sa douleur,
Et conservez vos jours pour elle et pour ma sœur.

(Tous deux se jettent à genoux.)

BRUTUS.

O douloureux instans!.. ô mortelles alarmes!...
Mes enfans, levez-vous.

COLLATIN.

Je sens couler mes larmes.
Du glaive de la loi, s'il faut qu'ils soient frappés,
Comment punira-t-on ceux qui les ont trompés?
Le peuple est généreux, même dans sa colère ;
Il peut leur faire grâce.

TITUS.

Il la doit à mon frère.

TIBERIUS.

A moi? non!

TITUS.

Ses conseils m'auraient dû ramener :
Mes discours, mon exemple ont trop su t'entraîner.
J'ai signé le premier cet écrit détestable,
Et c'est moi, c'est moi seul qui t'ai rendu coupable.
Conservez-vous un fils digne de vos vertus.
Rome et vous, perdrez moins à la mort de Titus.
Distinguez l'innocence et rendez-lui justice.

TIBERIUS.

Non : tu n'es pas coupable, ou je suis ton complice.
L'amitié m'a séduit. Arons, que j'ai revu,
M'a parlé son langage et mon cœur s'est rendu.

TITUS.

Pour Rome seulement nous aurions voulu vivre :
De tous ses ennemis que le ciel la délivre !

TIBERIUS.

Je mourrai sans regret, et même avec fierté,
Mourant pour la patrie et pour la liberté.

BRUTUS.

Ce retour généreux, cet élan magnanime
Pour ces infortunés m'arrache quelqu'estime ;
Ils portaient dans leurs cœurs le germe des vertus :
Ma longue servitude, hélas ! les a perdus.
Je me dois à moi-même imputer leur faiblesse.
Ma feinte déraison et ma honteuse adresse
Ont appris à mes fils à trop craindre les rois :
De leur mort, je le sens, je mourrai mille fois.
Pourrai-je le remplir, ce devoir si sévère ?
Faut-il être consul, ou faut-il être père ?
O patrie ! ô nature !...

TITUS.

Ah ! que vois-je, grands dieux !
O mon père ! des pleurs s'échappent de tes yeux !

TIBERIUS.

Mon père ! est-il bien vrai ? tu nous plains, tu nous aimes ?
Nous mourrons trop heureux.

BRUTUS.

En ces momens suprêmes,

Plus condamné que vous... par d'inflexibles lois...
Mes fils... embrassez-moi pour la dernière fois.
Mes pleurs... Quel sacrifice ! il faut qu'il se consomme.

(à Collatin.)

Ma constance s'épuise... Adieu. Consul de Rome,
Reprenez cet écrit; c'est à vous de savoir
Ce qu'exige de vous le plus sacré devoir.

COLLATIN.

O funeste journée! épreuve douloureuse!
J'admire en frémissant ta vertu rigoureuse.

BRUTUS.

Je vais voir Vitellie et lui cacher, hélas!
Un forfait, un malheur qu'elle ne prévoit pas.
Accordez ce détour à ma douleur amère,
Et laissez-moi tromper les craintes d'une mère.
Cependant, sous vos yeux que ceux-ci soient gardés,
Consul, je vous les livre et vous en répondez.

(A ses fils.)

Adieu... S'il faut mourir, mourez avec courage.
Je craindrais de le perdre à vous voir davantage.
C'est assez être père.... il faut être Romain.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

COLLATIN, TITUS, TIBÉRIUS, Licteurs.

COLLATIN.

Venez, fils de Brutus... O devoir inhumain!
Mais j'espère adoucir le sort qui vous menace :
A l'erreur d'un moment le peuple fera grâce;

Il la doit à votre âge ainsi qu'à vos vertus,
Et pour vous condamner il doit trop à Brutus.

TITUS.

Dieux! veillez sur mon père et prolongez sa vie!

TIBERIUS.

O dieux! prenez mes jours; mais sauvez la patrie!

(Ils sortent avec Collatin et sous la garde des licteurs.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le Forum. — D'un côté, le tribunal des consuls. Brutus et Collatin y siégent assis dans leurs chaires curules. — Les douze licteurs sont au pied du tribunal des consuls. — Dans la tribune aux harangues sont Mutius, Valérius et quelques autres. — Le Forum est rempli par le peuple assemblé, hommes, femmes, etc. On y voit Ménénius, Servilie, etc. — Ménénius est près du tribunal.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLLATIN se lève. BRUTUS reste assis.

COLLATIN.

Romains, les premiers feux d'une aurore brillante,
Hier ont éclairé la liberté naissante;
Hier, à la même heure, et dans ces mêmes lieux,
Près du corps de Lucrèce, en présence des dieux,
Vous avez prononcé le serment unanime,
D'affranchir Rome et vous, de punir comme un crime
Les moindres vœux formés en faveur des Tarquins.
Eh bien! dès aujourd'hui, le croirez-vous, Romains?
Je viens vous dénoncer des trames exécrables
(Bruit.)
Qu'ourdissaient en secret des traîtres, des coupables;
Les horribles complots qu'ils osaient méditer,
Au sein même de Rome étaient près d'éclater....

UN HOMME DU PEUPLE.

Qu'ils meurent!

UN AUTRE.

Point de grâce à ceux qui nous trahissent!

MUTIUS.

Ils ont enfreint les lois; que les lois les punissent!

VALERIUS.

Nomme au peuple, Consul, ses cruels ennemis.

LE PEUPLE.

Nomme-les, nomme-les.

COLLATIN.

O Romains! je gémis!
Vous-mêmes, quand ma voix les aura fait connaître,
De douleur et d'effroi vous frémirez peut-être.
Mais avant de porter un arrêt rigoureux,
Souffrez que je poursuive. Un mortel généreux,
Un esclave, Vindex, grâces aux dieux propices,
De cette trahison a surpris les indices.
Le vil Mamilius, le gendre de Tarquin,
Conduisait en secret cet horrible dessein;
On a fait de ce traître une recherche vaine :
La fuite l'a soustrait à la plus juste peine;
Il n'est plus dans nos murs.

MENENIUS.

Et tous ces criminels
Qui sitôt ont trahi leurs sermens solennels,
Quels sont-ils? Parle enfin.

COLLATIN.

O moment redoutable!

VALERIUS à Mutius.

Vois Brutus.... il se tait.

MUTIUS.

Quelle douleur l'accable?

MENENIUS.

Collatin, tu gémis!

COLLATIN.

Citoyens, pardonnez :
Je m'attendris, hélas! sur des infortunés,
Non pas sur des pervers dont je hais la bassesse;
Mais je plains, ô Romains, l'imprudente faiblesse
De crédules enfans dans le piége conduits,
Indignement trompés, vertueux, mais séduits....

MENENIUS.

Et d'où te vient pour eux cette indigne tendresse?
Quoi! le sauveur de Rome et l'époux de Lucrèce
Ose plaindre à nos yeux les amis de Tarquin!
N'es-tu donc plus consul? n'es-tu plus Collatin?

COLLATIN.

Eh bien! toi, vieux Romain dont l'austère langage
Accuse ma pitié, montre-nous ton courage;
Jette, si tu le peux, sur l'écrit que je tiens
Des regards moins troublés, moins faibles que les miens.
Prends, lis.

(Il lui donne l'écrit.)

MENENIUS.

Ciel! de leur main tous ont signé leur crime!
Quels noms sont les premiers? ô douleur légitime!
L'ami, le compagnon de mes plus jeunes ans!
Le vieil Aquilius avec tous ses enfans!

(Bruit sourd de douleur, d'étonnement parmi le peuple.)

VALERIUS.

Tu gémis à ton tour; poursuis, nomme le reste,
Nomme.

MENENIUS.

Que vois-je encor sur cet écrit funeste?

Ah! plaignez avec moi l'épouse de Brutus;
Ses frères ont signé!

VALERIUS.

Les trois Vitellius!

(Bruit parmi le peuple.)

MENENIUS.

Que sert l'un après l'autre ici que je les nomme?
Je vois des noms fameux et respectés dans Rome:
Mais les derniers de tous sont.... O vue accablante!
L'écrit fatal échappe à ma main défaillante.

VALERIUS.

Quels sont donc les derniers? Nomme-les.

LE PEUPLE, avec Valérius.

Nomme. Lis. Parle.

BRUTUS, se levant.

Les derniers noms sont ceux de mes deux fils.

(Il se assied.)

UNE PARTIE DU PEUPLE, à voix basse.

Ses fils!

UNE AUTRE PARTIE.

Malheureux père!

VALERIUS.

Ils ont été capables!....

BRUTUS, assis.

Licteurs, devant le peuple, amenez les coupables.

(Six licteurs sortent.)

COLLATIN.

Romains, ils vont paraître et vous les jugerez;
Mais les fils de Brutus n'ont été qu'égarés....
Voici les prisonniers.

(Il s'assied accablé en voyant entrer les coupables conduits par des licteurs.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS.

(Les licteurs amènent les coujures qui sont suivis de soldats armés. Les coupables n'ont plus que de simples tuniques : on distingue entre eux, Vitellius, Titus, Tibérius, Aquilius, etc.)

VALERIUS.

O dieux! que de perfides!
O Rome! et contre toi que de bras parricides!

MENENIUS.

Tous les yeux sont tournés vers les fils de Brutus;
Tout le reste auprès d'eux semble autant d'inconnus.

COLLATIN, aux conjurés.

Parlez; le peuple est juste et prêt à vous entendre.
Voyons par quel moyen vous pourrez vous défendre?
Mais quoi? vous vous taisez! votre cœur vous confond!
Le remords vous abat!.... nul de vous ne répond.

VITELLIUS.

Eh, pourquoi te répondre! et qu'aurions-nous à dire?
Il est un sentiment qu'en nos yeux tu peux lire,
O peuple!... ce n'est pas un lâche repentir:
De vos propres excès voulant vous garantir
Nous tendions plus que vous au bien de la patrie;
C'est vous qui la perdez!.. tremblez, votre furie
Succombera bientôt sous un maître irrité;
Rome sera détruite, elle l'a mérité.

LE PEUPLE.

Traître!...

COLLATIN.

Le peuple entier dont ma voix est l'organe
Plaint ton égarement, à regret te condamne....

VITELLIUS.

Condamnez-vous aussi les deux fils de Brutus ?
Je pourrais vous laisser cette honte de plus;
Je veux vous l'épargner : vous allez aux supplices
Avec vos ennemis envoyer vos complices,
Eux qui, tout prêts pour vous à se sacrifier,
Ne cherchaient....

TITUS.

Gardez-vous de nous justifier.

TIBERIUS.

Nous sommes criminels ! nous avons pu vous croire.

TITUS.

Romains, punissez-moi d'une action si noire.
J'ai mérité la mort, je la veux; je l'attends.
Mais on ne trompe pas à ses derniers instans.
Un de nous subirait un arrêt trop sévère.
Lui seul est innocent.

SERVILIE.

Il parle de son frère,
Il le regarde et pleure.

TIBERIUS.

Ah ! ne le croyez pas;
Pourquoi veux-tu, mon frère, empêcher mon trépas ?

COLLATIN.

Peuple, confondrez-vous l'erreur avec le crime ?
Il est une pitié juste, utile, sublime;
La trahison partout habile à se glisser
D'irrésistibles nœuds a su les enlacer;
Mamilius, pour eux affectant l'indulgence,
N'exigeait de leur foi que la simple apparence,
Ils ont été trompés ; mais ils n'ont point promis
De servir de leurs bras nos mortels ennemis :

Ils croyaient de Tarquin désarmer la colère,
Et sauver à la fois la patrie et leur père.
Et quel père !... le vôtre !... ah ! soyez généreux !...
Ils sont fils de Brutus.... Romains, grâce pour eux.
Envers des fils pieux, montrez-vous moins sévères...
Je le demande au nom des pères et des mères.

VALERIUS.

Eux seuls sont innocens, eux seuls seront absous.

SERVILIE ET QUELQUES FEMMES.

Grâce aux fils de Brutus !

COLLATIN.

Peuple, qu'ordonnez-vous ?

(Silence de quelques minutes.)

MENENIUS.

Le consul les défend et Rome est en balance !
On les plaint, on gémit.... on garde le silence !
Nul n'ose ici le rompre !... Eh bien, ce sera moi.

(Bruit.)

Je ne souffrirai pas qu'on viole la loi.

(Il monte à la tribune.)

C'est aigrir, je le sais, les douleurs les plus fortes...
Je les ressens moi-même... ô Rome, tu l'emportes !...
Te servir et mourir !... Que faites-vous, Romains ?
Vous osez aspirer aux plus nobles destins;
Vous voulez être un peuple immortel, libre, auguste,
Et vous commenceriez par être un peuple injuste !
Oubliez-vous déjà vos sermens solennels ?
Pouvez-vous faire grâce à ces deux criminels ?
La loi ne fléchit point; elle est universelle :
Tout libre citoyen la sert et ne sert qu'elle.
Quoi ! tant d'autres Romains sont par vous condamnés,
Et ces deux seulement se verraient épargnés !

Non : n'allez pas, Romains, à vous-mêmes contraires,
Retomber dans l'horreur des actes arbitraires.
Juger diversement dans un même attentat,
C'est agir en tyrans et c'est perdre l'état.
Des deux fils de Brutus la mort est nécessaire...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, VITELLIE, JUNIE.

VITELLIE, accourant.

Qu'ai-je entendu ?... Leur mort ! O déplorable mère !
(A Brutus.)
O mes fils ! qu'ai-je appris ?... Et vous, vous le saviez !...
Hier, en me quittant, cruel, vous me trompiez !

BRUTUS, assis.

Cessez vos cris plaintifs : que Rome entende et juge.

VITELLIE.

Si vous les condamnez, quel sera leur refuge ?

BRUTUS.

C'est le peuple qui peut absoudre ou condamner.
Poursuis, Ménénius.

MENENIUS.

Ah ! je sais pardonner
Aux douleurs d'une mère, à ses cris, à ses larmes ;
Mais Rome en ce moment excite mes alarmes :
C'est elle que je vois, elle que je défends,
Et je vous parle au nom de tous ses vrais enfans.
Pour ceux-ci, je suis loin de leur chercher des crimes ;
Mais un moment plus tard nous étions leurs victimes :
L'esclavage de Rome est signé de leur main,
Et du moins leur silence aurait servi Tarquin.

Ils voulaient, vous dit-on, sauver Rome et leur père!
Qui, des désirs secrets peut percer le mystère?
Leur père!... L'ont-ils donc à ce point méconnu,
De penser qu'à nos lois il aurait survécu?
Rome! de ses tyrans à peine délivrée,
Sous le joug, par leur faute, elle serait rentrée!
Pour bannir l'injustice on a chassé les rois;
Qu'une grande justice établisse vos lois.
Enfin, je vois leurs noms joints au nom des rebelles;
Ils ont connu, caché ces trames criminelles;
Et puisqu'ils ont failli jusqu'à les approuver,
Je consens à les plaindre, et non à les sauver.
Je ne suis point cruel et je porte un cœur d'homme;
Mais il faut cet exemple, ou c'en est fait de Rome.
Faites trembler Tarquin, remplissez vos sermens,
Et du peuple romain jetez les fondemens.

VITELLIE.

Il demande leur mort!... Ménénius!... Barbare!...
Il a pourtant des fils!... Ah! mon esprit s'égare...
Vous condamnez Brutus, votre libérateur!...
Oui, vous l'assassinez; il mourra de douleur!
Ingrats! exterminez son nom et sa famille;
Faites périr ses fils, son épouse, sa fille!...
Mes fils! rien ne les peut arracher de mes bras!...

(Elle les embrasse.)

TITUS.

Laissez ces malheureux: Rome veut leur trépas!...
Il vous reste ma sœur...

JUNIE, en larmes, embrassant Tibérius.

Mon frère! mon cher frère!

TIBERIUS.

Adieu, Junie, adieu; console notre mère.

COLLATIN, au peuple.

Pouvez-vous vous priver de ces jeunes guerriers ?
Songez qu'ils ont pour vous combattu les premiers !
Rome! tu les as vus voler à ta défense,
Et ce honteux trépas serait leur récompense !
Romains, que vous dirai-je ?... Ils sont fils de Brutus !...
Je vois des pleurs couler; tous les cœurs sont émus !
Vous m'avez entendu : devant vous est leur mère.
Le vieux Ménénius ouvre un avis sévère....
Montrez, en vous rangeant de l'un des deux côtés,
De son avis, du mien, lequel vous adoptez.

(Le peuple se partage, partie du côté des consuls, l'autre de la tribune aux harangues. Les orateurs descendent de leur tribune. Valérius se range du côté de Collatin. Mutius reste avec Ménénius, qui est toujours dans la tribune.)

MENENIUS, à Collatin.

Entre nous deux, consul, le peuple se partage;
Mais du nombre sur vous j'ai, je crois, l'avantage.

VITELLIE.

Non, non, tu ne l'as pas, insensible vieillard!

COLLATIN.

Mon œil, en se tournant et d'une et d'autre part,
Entre les deux avis voit peu de différence.

MENENIUS.

Je vais les réunir; oui, j'en ai l'assurance.
Brutus fonda nos lois, Brutus fut notre appui :
Rome, qui lui doit tout, peut s'acquitter vers lui.

VITELLIE.

Que va-t-il proposer ?

MENENIUS.

En arbitre suprême,
Sur le sort de ses fils qu'il prononce lui-même.

VITELLIE.

O bonheur !

MENENIUS.

Qu'il punisse ou pardonne à son gré,
Quel qu'il soit, son arrêt sera pour nous sacré.

VALERIUS.

Que Brutus décide.

LE PEUPLE.

Oui.

(Tout le peuple passe du côté de Ménénius.)

VITELLIE.

Dieux! je suis trop heureuse!
Mes fils me sont rendus!

BRUTUS.

O destinée affreuse!
Inspirez-moi la force, ô dieux! dont j'ai besoin!

VITELLIE.

De leur juste pardon je vais être témoin :
Hâte-toi, cher Brutus; prononce, toi, leur père!

BRUTUS, se levant.

Emmenez de ces lieux leur malheureuse mère.

VITELLIE, tombant évanouie.

Ah! je me meurs!

(Des femmes l'emmènent avec Junie, sa fille.)

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, excepté Vitellie et Junie.

BRUTUS.

Sur moi tous les yeux sont fixés.
Vous me plaignez, Romains; pères, vous frémissez!
On attend en tremblant la sentence fatale!

Jugez s'il est douleur à ma douleur égale!
Ménénius a dit la triste vérité.
Manquerai-je au serment par moi-même dicté?
Je suis Brutus!... Mes fils voulaient sauver ma vie!
La leur est dans mes mains, et je vais... O patrie!
O Rome! es-tu contente après un tel effort!
Seul je puis prononcer, et prononce... la mort!

(Il retombe accablé dans sa chaire curule.)

MUTIUS.

Ses fils!....

VALERIUS.

Il les condamne!...

SERVILIE.

O courage!

MUTIUS.

O grand homme!

MENENIUS.

Brutus est un héros!

MUTIUS.

Il est un dieu pour Rome.

VALERIUS.

Oui, Brutus est un dieu que le monde étonné...

BRUTUS, se couvrant la tête de sa toge.

Brutus est des mortels le plus infortuné.

FIN.

OUI ET NON,

PAR LORD NORMANBY.

Traduit de l'anglais.

4 volumes in-12. Prix : 12 francs.

CARWEL

OU

GRIME ET DOULEUR,

PAR SHÉRIDAN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

2 vol. in-12. Prix : 7 francs.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

BINDING SECT. MAR 20 1969

PQ 1954 A5L8

Andrieux, François Guillaume
Jean Stanislas
Lucius Junius Brutus

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 21 04 02 005 1